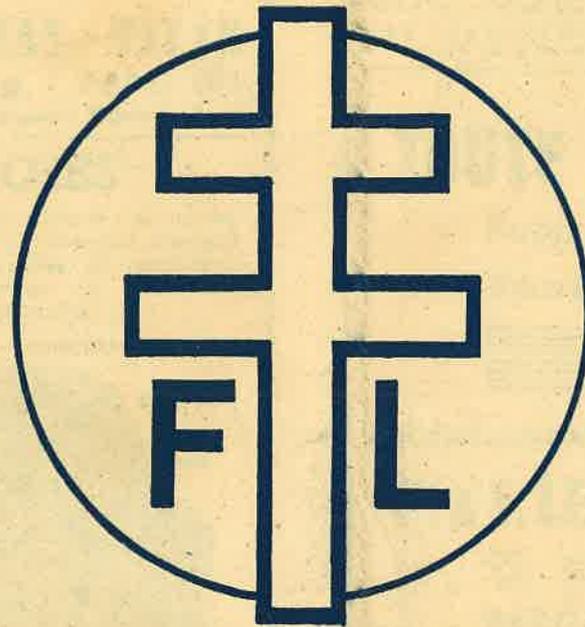


PRIX : 20 FRANCS

REVUE DE LA FRANCE LIBRE

NOVEMBRE 1949



NUMÉRO 22

PAPETERIES RENÉ BOLLORÉ

Fondées en 1822

Fournisseurs des Manufactures de l'État

Tous les Papiers à Cigarettes

EN BOBINES, RAMES ET ROULEAUX

et le cahier

O C B

Usines à **ODET, près Quimper.**
CASCADET, par Scaër (Finistère).

Direction : **30, avenue de Messine, PARIS (8^e).**
Téléph.: Laborde 85-74.

GETTING - JONAS - TITAN

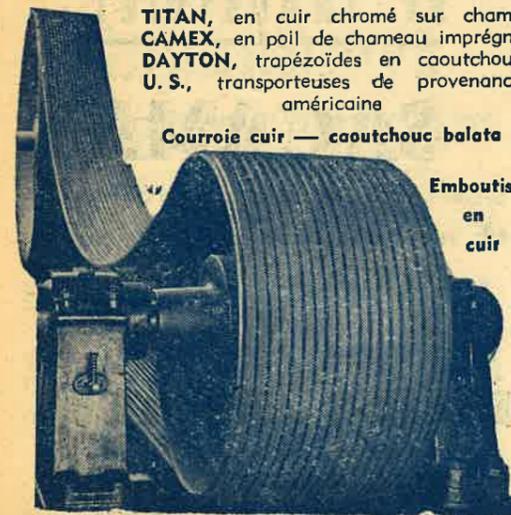
29 bis, rue d'Astorg - PARIS (8^e)

Tél. : ANjou 05-50 Télégrammes : Géjotitan Paris

COURROIES

TITAN, en cuir chromé sur champ
CAMEX, en poil de chameau imprégné
DAYTON, trapézoïdes en caoutchouc
U. S., transporteuses de provenance
américaine

Courroie cuir — caoutchouc balata



Emboutis
en
cuir

POUR ACHETER
OU VENDRE

TOUTE PROPRIÉTÉ

Rapport ou agrément
dans le Sud-Ouest



Adressez-vous à

P. & E. LEVY (ex-train 1^{er} D.F.L.)

95, avenue de Verdun

BERGERAC (Dordogne)

Téléphone : 611 - 10-40

Conditions spéciales aux ex. F.F.L.

Et voici...

KANA-MAYE



Le bon Tirailleur - type FRANCE-LIBRE

Le meilleur souvenir

des anciens de la 1^{re} D.F.L. et de la 2^e D.B.

Haut. : 24 c/m. - Façon ébène ivoire

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT
de Fr. 535

Prix spéciaux par quantités

Adresser commandes à

HENRY COTTERET (ancien BM5)

11, rue de Dinan - Saint-Malo (I.-et-V.)

AU PROFIT DE L'A.F.L. - SAINT-MALO

Le temps passe
la montre reste

Roger Col

Ex-F. F. L.

Joillier - Horloger

15, rue Tronchet - PARIS (8^e)

ANJ 36-10

Agent officiel	LIP
de OMEGA	JAEGER
LONGINES	MOVADO
JUVENIA	UNIVERSAL

ACHATS DE BIJOUX

Conditions spéciales aux camarades

APPAREILLAGE AUTOMATIQUE

**DE CHAUFFAGE CENTRAL
ET INDUSTRIEL**

SACAMA

Société auxiliaire de chauffage au mazout

44, rue Notre-Dame des Victoires, 44

PARIS (2^e) GUT 67-47

BRULEURS AUTOMATIQUES

Mazout -- Gaz -- Charbon

MACHINE A LAVER

TOUT CE QUI CONCERNE LA PEINTURE

DECORATION
RAVALEMENT
PAPIER PEINT
VITRERIE

P.-J. GENTIL

Ex P2 Déporté

72, Avenue Jean-Jaurès - Tél. ALE 13-35

MONTRouGE (Seine)

DEVIS SUR DEMANDE
PRIX SPECIAUX POUR F.F.L.

Guy ZOUARI, ex-F.F.L.

dispose d'un stock de

GABARDINES

d'officiers américains

beiges et vert-olives

avec doublures amovibles

Ferai prix intéressants aux ex-F.F.L.

S'adresser : **ZOUARI**

20, Rue Geoffroy-Lasnier, 20

PARIS - IV^e

Esc. B, 2^e étage à droite, entre midi et 18 h.

Publié sous la direction de L. H. PARIAS, avec la collaboration d'une pléiade d'écrivains parmi lesquels R. ARON, S. FUMET, Mme Geneviève de GAULLE, le Général INGOLD, J. MADAULE, E. MICHELET, le Général de MONSABERT, le Professeur VALLERY-RADOT, etc...

TRENTE ANS D'HISTOIRE

1918 - 1948

DE CLEMENCEAU A DE GAULLE

est un ouvrage capital
et d'un immense intérêt

parce qu'il constitue sous la forme d'un beau volume in-4^e raisin (25x30 1/2) de plus de 500 pages relié avec goût.

Une véritable Histoire de France
du dernier trentenaire

Il n'en existe aucun autre.

Des textes magistraux - Mille illustrations sélectionnées - 62 planches hors-texte en héliogravure.

« Tel qu'il se présente ce livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques françaises ».

Ed. MICHELET.

La matière de vingt ouvrages divers en un seul volume.

PRIX ET CONDITIONS DE VENTE :

Au comptant :

A la commande 3.400 fr.
Contre remboursement 3.500 fr.

Avec facilités de paiement :

3.850 fr. payables 500 fr. à la commande; 630 fr. contre remboursement à réception de l'ouvrage et le solde en 4 versements successifs de 680 fr. tous les deux mois.

Envoi immédiat et franco de tous frais.

Les commandes doivent être adressées à l'A. F. L.

LA REVUE DE LA FRANCE LIBRE

Parait tous les Mois

N° 22

NOVEMBRE 1949

S O M M A I R E

Les Formations de Parachutistes des Forces Françaises Libres, par le Colonel de La Bollardière	1
Les Ecoles d'Elèves Officiers de la France Libre	6
Les sous-marins F.N.F.L. dans la guerre ..	8
Une réponse du Gouverneur Cedile à l'Amiral Decoux	11
Les grandes figures de la France Libre : le Sous-Lieutenant Paul Tripier	13
Souscription pour le Monument aux Morts de la France Libre	14
Echos de nos Sections	15
Nos Informations	17
Carnet de l'Association	23
Nos Petites Annonces	22
La Bucheronne et l'Aurore	20

Les Formations de Parachutistes (S. A. S.) des Forces Françaises Libres

par le Colonel de LA BOLLARDIÈRE

I. — C'est au major STIRLING que revient l'honneur d'avoir créé les « Unités S.A.S. ». Cet Officier Britannique avait pleinement saisi que de petits groupes décidés, entraînés spécialement et richement équipés, pouvaient obtenir des résultats payants en agissant très loin sur les arrières ennemis. Les conditions spéciales des champs de bataille du Middle-East, en particulier l'étirement des lignes de communication, la vulnérabilité des aérodromes et le vide des grands espaces désertiques devaient assurer le succès à ceux qui sauraient allier ruse et hardiesse.

Le Commandement Anglais discerna tout l'intérêt de cette formule nouvelle. Il donna « carte blanche » à STIRLING et lui permit de monter une Brigade à plusieurs compagnies. Cette unité étant destinée en particulier à aller attaquer les aérodromes ennemis fut appelée : « Special Air Service ». Le Commandement n'employa jamais les S.A.S. en petites opérations de détail d'importance locale, ces actions furent toujours montées suivant des plans d'ensemble relevant des plus hauts échelons.

LIBYE - CYRENAIQUE.

II. — Les Parachutistes Français Libres trouvèrent tout naturellement leur place dans ces unités spéciales.

Au mois de juillet 1941, déjà riches de plusieurs missions de renseignements en FRANCE, les parachutistes Français arrivèrent au Caire, conduits par le Commandant BERGE et sous le nom de : « FRENCH SQUADRON », furent incorporés à la 1^{re} S.A.S. Brigade. Dès lors leur importance et leurs exploits ne cessèrent de grandir.

La première opération eut lieu en juin 1942. Les cadres et les hommes s'y étaient préparés dur, l'entraînement poussé en avait fait des spécialistes de cette guerre de choc et de ruse où la moindre faute est fatale. La mission que le Commandement du Caire avait réservée aux Français lui permettait de prouver que les Parachutistes F.F.L. malgré leurs faibles effectifs pouvaient obtenir des résultats étonnants. Ils ne laissèrent pas passer l'occasion :

En 1942, l'île de MALTE était dans une position

critique telle qu'il fallait à tout prix y faire parvenir un important convoi de ravitaillement. La Luftwaffe étant maîtresse du ciel, les S.A.S. reçurent la mission d'attaquer tous les aérodromes au moment où le convoi entrerait dans la zone d'action de l'aviation ennemie.

Dans la nuit du 12 au 13 juin, huit aérodromes sont attaqués : deux à BENGHASI, un à DERNA, un à BENINA, un à DARLE, deux à MARTUBA et enfin un en CRETE.

Arrivant auprès des aérodromes en jeep, les S.A.S. se glissent à trois ou quatre hommes entre les sentinelles distraites et font sauter à la bombe Messerschmidts et Stukas. La surprise est complète car les aérodromes dont certains se trouvent très loin à l'intérieur des lignes sont peu ou mal défendus. Deux terrains sont mis hors d'état, quarante-huit avions sont démolis au sol, quatre camions, un dépôt d'essence et un dépôt de bombes explosent. Le commandant BERGE, sur le seul terrain d'HERACLION, en CRETE, avait, avec quatre hommes, détruit vingt avions, autant, en quelques minutes que les plus grands « As » pendant toute la guerre.

La mission est remplie, le convoi passe mais BERGE n'a pu reprendre le sous-marin qui l'avait déposé. Trahi par un guide, il a été fait prisonnier.

III. — Le Capitaine JORDAN qui prend la suite de BERGE mènera avec bonheur des raids hardis au moment de la menace sur LE CAIRE. Embusqué en plein désert, à deux cents kilomètres derrière les lignes allemandes dans la dépression de CATTARA, il attaque les lignes de communication. Les deux aérodromes de FUKA et celui de SIDI HANEISH reçoivent la visite des parachutistes français et les avions flambent. A la fin des combats de LIBYE et de CYRENAIQUE les S.A.S. peuvent s'enorgueillir d'avoir détruit plus d'avions que les aviateurs.

IV. — La formule de STIRLING était bonne, JORDAN le prouve encore lorsque avec le Lieutenant LEGRAND il fait traverser toute la LIBYE à quatre patrouilles de trois jeeps chacune. Les deux premières patrouilles franchissent le 19 janvier 1943 la frontière tunisienne, première unité alliée à pénétrer en TUNISIE par le SUD. Quinze véhicules sont détruits au cours d'embuscades dans la région de GABES, la voie ferrée SFAX-GABES est trente-quatre fois coupée.

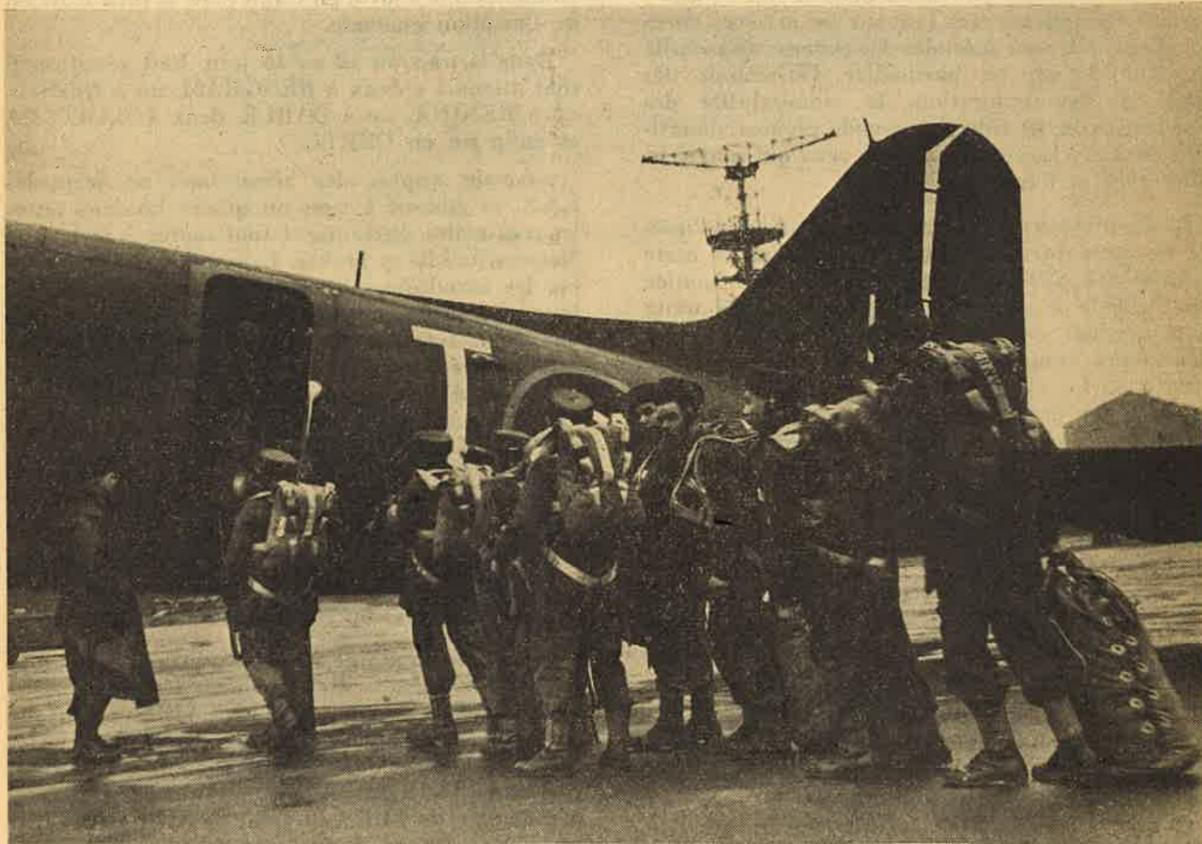
« LA REVUE DE LA FRANCE LIBRE » ÉDITÉE PAR L'ASSOCIATION DES FRANÇAIS LIBRES

REDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE : 12, Rond-Point des Champs-Élysées, PARIS-8^e. — Tél. : ELYSEES 90-95.
Adresse télégraphique : FREEFRENCH-PARIS — C.C.P. PARIS 5.126-45

Le Directeur-Gérant : R. AUBERT.

CAMPAGNE DE FRANCE.

Les combats d'AFRIQUE terminés, les parachutistes regagnent l'ANGLETERRE. En vue du débarquement le Commandement Anglais étoffe la S.A.S. Brigade et demande aux Français de constituer deux bataillons fortement encadrés. Le Commandant BOURGOIN et le Commandant CHATEAU s'y appliquent avec ténacité et bientôt naissent les 3^e et 4^e Bataillons de l'Air qui changent de nom peu après pour devenir 2^e et 3^e Régiments de Chasseurs Parachutistes. Ce sont vraiment deux belles unités, composées d'évadés de FRANCE



qui arrivent directement de la Métropole ou d'Espagne. Chacun, cadres ou troupe, a une forte personnalité. Il y a là des gens de toute provenance, depuis des Français venus d'Amérique du Sud jusqu'aux légionnaires naturalisés sans oublier un fort contingent de marins bretons.

Profitant de l'expérience des anciens, tout le monde s'initie aux finesses du combat S.A.S. Les montagnes d'Ecosse sont des terrains rêvés pour les coups de main silencieux, les raids, les démolitions, le « close-combat ». Tout le personnel est breveté parachutiste à l'Ecole de RINGWAY et l'attrait du

saut contribue à entretenir le goût du risque que tout bon S.A.S. se doit de cultiver.

Lorsque dans les premiers jours de juin, les unités furent emmenées dans les camps secrets de départ, chacun savait que le Commandement réservait aux S.A.S. Français une mission de choix. La valeur des unités, les bons résultats obtenus à l'entraînement, le moral des hommes qui pour la plupart avaient quitté la FRANCE depuis quatre ans étaient autant d'arguments pour que l'on confiat aux unités un rôle de premier plan. A cela s'ajoutait le fait que le combat S.A.S. déjà si payant en AFRIQUE devait donner d'excellents

résultats en FRANCE grâce à l'aide des populations et de la Résistance.

Les espoirs ne furent pas déçus. Le 2^e R.C.P. fut chargé d'empêcher les renforts allemands stationnés en BRETAGNE de renforcer à temps le secteur de la tête de pont. Pour ce faire, on établirait deux bases, l'une au MORBIHAN, l'autre dans les COTES-DU-NORD à partir desquelles les petites équipes de sabotages partiraient exécuter les destructions qui bloqueraient les voies de communications.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, à minuit exactement,

les premiers éléments sautaient en Bretagne, premiers Alliés à mettre le pied sur le sol de FRANCE. Dans les quelques jours qui suivent, toutes les missions sont remplies.

Les unités allemandes devront, pour rejoindre la Normandie faire d'interminables déplacements. Les retards causés par ceux-ci seront si utiles aux Alliés que le Général EISENHOWER lui-même l'a signalé en bonne place dans ses rapports officiels.

La mission devait durer une douzaine de jours après lesquels on estimait que la jonction serait faite avec les Alliés. La résistance allemande en décida autrement et ce n'est que deux mois plus tard que les Américains réussirent à atteindre les survivants.

Il suffit de penser à ces cinq cents combattants vivant en uniforme dans cette BRETAGNE si défendue pour imaginer les aventures extraordinaires qu'ils vécurent.

Les missions de sabotages terminées, les parachutistes repliés sur les deux bases attendirent en vain la jonction. Encerclés par des forces considérables, ils réussirent à s'échapper après avoir au cours du glorieux combat de Saint-Marcel tué plusieurs centaines d'Allemands. Une période terrible commence alors pour les survivants, des unités spécialement montées pour faire la chasse aux parachutistes battent la campagne ; les cosaques de l'armée VLASSOF patrouillent à cheval et fouillent les hauts champs de blé. Les S.A.S. heureusement savent vivre cette vie de bête traquée. Répartis par petits groupes ils ont camouflé leurs blessés dans les fermes, patiemment ils organisent des maquis, arment de nombreux résistants Bretons ; préparent les embuscades qu'ils déclancheront quand le moment sera venu.

Mais cette guerre coûte cher, tous les jours il y a des pertes. Le Lieutenant MARIENNE est encerclé dans une ferme avec une vingtaine de parachutistes, il n'y aura pas de survivants.

Les Allemands, exaspérés par la menace que leur causent ces spécialistes de guérillas, commettent les pires cruautés, les blessés sont torturés avant d'être brûlés dans les fermes de ces magnifiques Bretons qui se dévouent sans compter.

A la fin de juillet, heureusement, le front craque et les troupes de BRETAGNE reçoivent l'ordre d'attaquer pour permettre aux Américains d'atteindre rapidement les ports. Pendant huit jours, Patriotes et Parachutistes s'en donnent à cœur joie ; les lapins sont devenus chasseurs ; les Allemands affolés, harcelés sans arrêt se rendent piteusement. Les quelques survivants s'enferment dans les points forts du « Mur de l'Atlantique ». Lorsque BOURGOIN, le fameux « manchot » rassemble le régiment à VANNES, les S.A.S. font le bilan des pertes : elles sont lourdes, il y a eu cent trente tués dont une vingtaine d'officiers, plus

de cent cinquante parachutistes blessés. Mais à ce prix la mission initiale a été remplie et le Bataillon a en outre instruit et équipé plus de dix bataillons F.F.I. qui combattirent à ses côtés et continuèrent la lutte autour de LORIENT. Le 2 août, le Général de GAULLE pour récompenser le Bataillon, lui décernait une citation à l'Ordre de la Nation avec attribution de la Croix de la Libération.

* *
*

A VANNES, le Bataillon se reconstitue, le matériel arrive d'ANGLETERRE, les effectifs sont recomplétés à l'aide de volontaires aguerris que l'on a vu à l'œuvre dans les maquis.

Une centaine de jeeps sont données à l'unité, équipées de mitrailleuses d'avion et de mortiers, elles seront des outils magnifiques dans la guerre de poursuite qui s'amorce à travers la FRANCE, BRIARE, POUILLY, NEVERS, CHATEAUROUX et BOURGES accueillent les pelotons qui traquent l'ennemi en retraite, tendent des embuscades à ses convois en déroute. Harcelés sans répit, subissant des pertes continuelles qui sapent leur moral, des colonnes entières se rendent. Le 12 septembre, un peloton commandé par un sous-lieutenant reçoit la reddition d'une colonne de 2.500 hommes que les jeeps ont mitraillé sans cesse depuis CHATEAUROUX.

Le bilan des opérations de la LOIRE est flatteur, 225 Allemands tués, 3.000 prisonniers, 120 véhicules et 9 canons détruits ou capturés, 500 chevaux et 200 véhicules hippomobiles récupérés.

* *
*

Pendant ce temps l'autre Bataillon ne restait pas inactif. Parachuté en groupes allant de la compagnie à la section, il travaille sur les arrières de l'ennemi, encadrant les unités de partisans et menant avec celles-ci une fructueuse guerre d'embuscade. Les VOSGES, le MACONNAIS, la CHAMPAGNE, sont les théâtres de ses exploits.

Un des plus beaux faits d'armes fut sans doute celui du Lieutenant de LA GRANDIERE et de son peloton de jeeps armées, traversant en trombe le petit village de SENNECEY et ouvrant le feu avec ses douze mitrailleuses sur une compagnie de la Wehrmacht en train de se rassembler. Les pertes ennemies furent très élevées, les Allemands affolés s'entre-tuant en essayant de riposter. Encerclés, quelques heures plus tard, cette poignée de parachutistes refusa de se rendre et vendit chèrement sa vie. Dans le petit cimetière de SENNECEY reposent LA GRANDIERE et ses hommes, à côté plus de cent tombes allemandes prouvent que leur sacrifice n'a pas été vain.

BELGIQUE.

Regroupés après la Libération de la France dans la région d'ESTERNAY-EPERNAY, les deux régiments sont rééquipés et réorganisés. Les effectifs sont réajustés. Le Commandant PUECH-SAMSON remplace au Commandement du 2^e R.C.P. le Colonel BOURGOIN, nommé Inspecteur des Parachutistes Français. Le Lieutenant-Colonel PARIS de LA BOLLARDIERE prend le 3^e Régiment.



Mais la poussée de Von RUNDSTEDT dans les ARDENNES arrête pour un temps les travaux de réorganisation. Tous les effectifs disponibles du 2^e R.C.P. montent en ligne dans la nuit du 24 décembre pour aller secourir ses frères d'armes américains encerclés dans BASTOGNE. Montés sur les vieilles jeeps blindées qui ont fait la campagne de la LOIRE, les parachutistes sont chargés de créer le plus d'agitation possible dans le secteur de BERTRIX, de façon à « faire du volume » et faire croire aux Allemands que les forces alliées du secteur sont relativement importantes. C'est une tâche à laquelle les S.A.S. excellent. Les Belges qui n'ont plus revu les Français depuis les heures sombres de 1940 leur font un accueil touchant. Les

patrouilles se succèdent, les prisonniers affluent. Retirés du secteur de BERTRIX après l'arrivée des forces organisées, les Français sont chargés d'exécuter des missions de renseignements au profit de la 87^e Division d'Infanterie Américaine. Ils y obtiennent des résultats qui étonnent les Américains enchantés de voir cette poignée de S.A.S. leur fournir plus de renseignements que les grandes unités en ligne. S'infiltrant profondément et restant deux à trois jours au milieu des Allemands les patrouilles capturent de nombreux prisonniers.

C'est un détachement Français qui, le premier, fait la liaison avec les Américains du Nord de la poche à la barrière SIMPLON, ce sont des éléments du régiment qui libèrent SAINT-HUBERT, STEUNBACH, LIMERLE.

Mais le travail n'est plus spécifiquement S.A.S. Sagement le Commandement retire l'unité et transporte en ANGLETERRE les deux régiments en vue de la dernière opération.

HOLLANDE.

Cantonnés dans les châteaux de la région d'IPSWICH on reprend l'entraînement qui assure la réussite des opérations. Le parachute oublié depuis le débarquement reprend ses droits. Très rapidement les unités sont prêtes.

Le 3^e R.C.P. est alerté au moment de l'opération du passage du RHIN, et il doit être parachuté en petites équipes à soixante kilomètres derrière le fleuve et par une guerre d'embuscade sur les renforts allemands, aider les grandes unités aéroportées. Alors qu'il est au camp secret la mission est annulée, l'avance a été trop rapide pour permettre au régiment d'intervenir. Déçus, les troupes regagnent leur cantonnement. Pas pour longtemps d'ailleurs, le 5 avril, les deux régiments rejoignent les camps de départ.

* *
*

Le Brigadier-Général CALVERT qui vient de prendre le commandement de Brigade S.A.S. a été l'adjoint de WINGATE, en BIRMANIE. Spécialiste des attaques sur les arrières japonais avec ses Chindits, il était tout indiqué pour faire profiter les S.A.S. de ses expériences hardies. Le succès de l'opération qu'il monta le prouve abondamment.

CALVERT décida de faire avec les troupes de sa Brigade une opération d'envergure. Le 21^e Army Group progressait difficilement en HOLLANDE en direction du ZUYDERZEE, l'Armée Allemande en retraite était composée dans ce secteur par des troupes parachutistes qui combattaient en ordre et infligeaient aux Canadiens des pertes sensibles.

CALVERT, appuyé par les deux commandants français, propose de désorganiser cette résistance en semant dans une zone de soixante sur quatre-vingts kilomètres une poussière de petites équipes chargées d'attaquer les convois, les P. C., les transmissions, de s'opposer à certaines destructions, bref de jeter le désordre dans la bande de terrain sur laquelle s'appliquerait l'axe d'effort de l'attaque. Quelques éléments de jeeps armées de mitrailleuses d'avion marcheront avec les blindés de tête pour secourir au plus vite les parachutistes. On estimait que l'opération durerait cinq à six jours pour les équipes les plus engagées.

Le 8 avril, dans la nuit, quatre-vingts avions STIRLING décollaient d'ANGLETERRE et dispersaient sur une trentaine de zones de saut les huit cents S.A.S. Français qui participaient à l'opération. Tout avait été fait pour bluffer les Allemands, fausses annonces à la B.B.C., parachutages de mannequins, etc... La ruse réussit parfaitement, attaqués de toute part par des groupes insaisissables, qui, par leurs attaques continuelles et leurs déplacements rapides multipliaient leur nombre, les Allemands crurent à une grande opération. Ils prélevèrent sur les réserves et même sur les troupes en ligne les effectifs d'une division qui se morcela pour poursuivre les parachutistes fantômes et fut capturée presque sans combat par les troupes canadiennes.

Le bilan de l'opération parle de lui-même : de nombreux véhicules détruits, trois ponts importants sauvegardés de la destruction, l'aérodrome de STEENWILICH saisi intact. Un général et tout son état-major avaient été tués, le central radio détruit, le chef de la Gestapo Hollandaise avait été capturé avec toutes les archives.

Les pertes des deux unités s'élevaient à une quarantaine de tués, trente blessés et cinquante prisonniers. Le Commandant SIMON du 3^e, le Sous-Lieutenant TAYLOR du 2^e, vieilles figures de F.F.L. étaient morts en héros.

Cette opération, qui fut la dernière action aéroportée alliée de la guerre, devait être la dernière des S.A.S.. L'armistice trouva les S.A.S. en ANGLETERRE au moment où ils allaient partir pour la NORVEGE.

L'effondrement du JAPON arrêta de même les projets bien avancés de départ en Extrême-Orient. Les unités revinrent en FRANCE pour être incluses dans une des deux divisions aéroportées françaises que l'on essayait de mettre sur pied.

Le 2 octobre, regroupés à TARBES, les deux régiments reçurent au cours d'une cérémonie officielle, leurs anciens chefs britanniques. En symbole de l'amitié franco-britannique le Brigadier CALVERT remit au Colonel de LA BOLLARDIERE deux chapeaux historiques ayant appartenu à NAPOLEON et à WELLINGTON.

INDOCHINE.

Mais l'inaction n'est pas faite pour les S.A.S. Quand on a mené pendant quatre ans une vie aussi trépidante, le métier de « parachutiste de garnison » offre bien peu d'attraits surtout lorsqu'on n'a pas d'avions et de matériel à sa disposition. Beaucoup d'anciens rejoignent la vie civile, les deux régiments sont fondus en un seul.

L'Indochine va permettre de vaincre cette crise de moral. Là-bas on demande des hommes pour maintenir l'influence française. Les « Bécots Amantés » sont tout indiqués pour ce métier de colonial dont l'initiative, l'endurance, l'esprit de sacrifice, sont des qualités premières. Une demi-brigade se forme, elle groupe tous les anciens encore dans l'armée, certains comme de CAMARET n'hésitent pas à abandonner des postes civils importants pour rejoindre et servir de nouveau. Elle est placée sous le commandement du Colonel PARIS de LA BOLLARDIERE.

Regroupés autour de leur drapeau qui porte à côté de la Croix de la Libération et de la Croix de la Légion d'Honneur, la Croix de guerre avec six palmes, les S.A.S. embarquent pour l'Extrême-Orient en mars 1946. Au cours de nombreuses opérations de commandos ils mettront au point des méthodes de contre-guérillas qui leur permettront des résultats excellents. La crainte et l'admiration qu'ils suggèrent aux bandes Viet-Minh en sont les meilleurs garants.

Mais si les combats d'Indochine sont peu connus ils n'en sont pas moins meurtriers et ingrats. Le Sergent-Chef LOUIS, un ancien de LIBYE ; JOSSE, un ancien de BRETAGNE ; le Sous-Lieutenant MACKIE, un ancien de HOLLANDE, tombent là-bas à la tête de leurs jeunes engagés auxquels ils ont su donner leur esprit de sacrifice. Les jeunes se souviendront de leurs efforts et de leurs sacrifices en lisant sur les plis du drapeau le plus décoré de toute l'Armée Française pendant cette guerre, le nom de NAM-DINH.

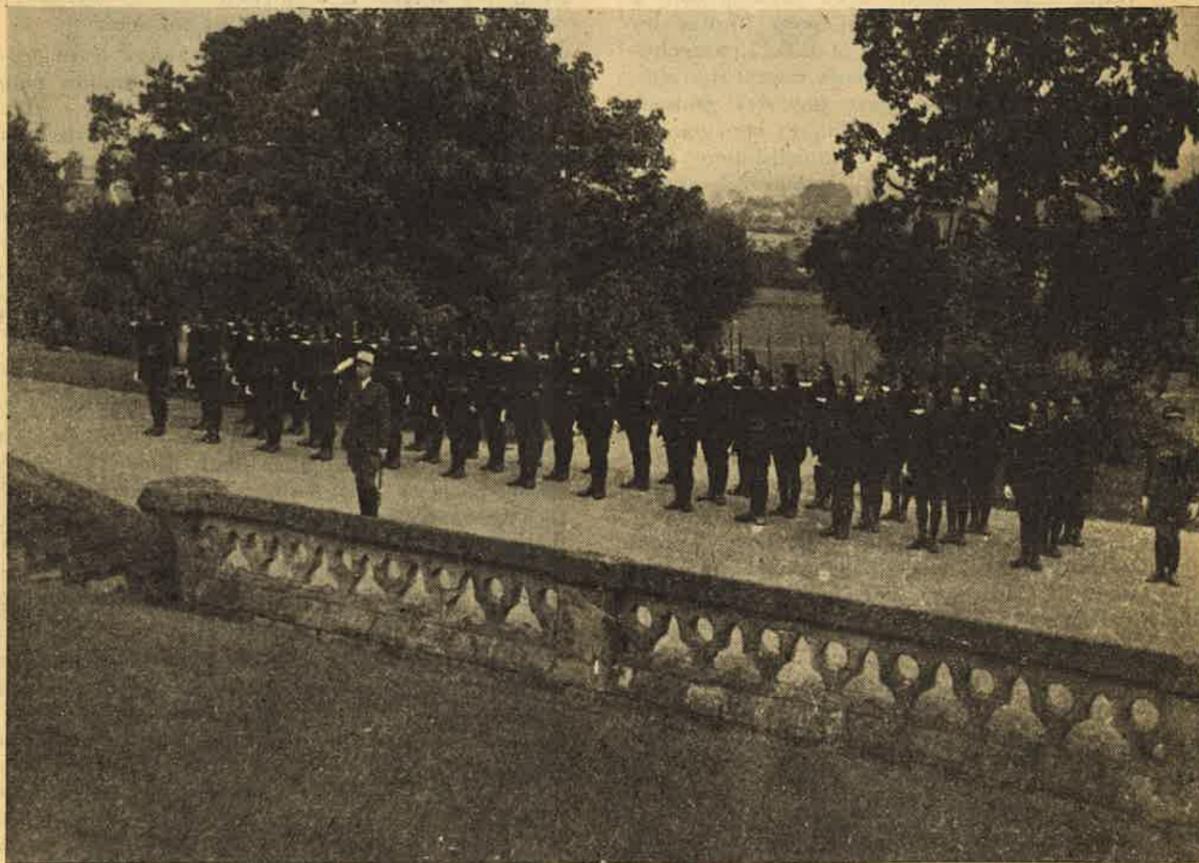
L'Amicale des S. A. S. informe ses membres :

- 1°) Qu'elle organise un BAL dans les Salons du Free French Club, le 13 Novembre, de 17 heures à 21 heures.
- 2°) Que son Assemblée Générale aura lieu le 4 Décembre 1949, à 10 heures, au Free French Club également. Cette assemblée sera suivie d'un banquet et d'une sauterie.

LES ECOLES D'ÉLÈVES-OFFICIERS DE LA FRANCE LIBRE

La « Revue de la France Libre » commence aujourd'hui une présentation des Ecoles d'Elèves Officiers qui de 1940 à 1944 ont instruit, dans l'enthousiasme et la foi, les jeunes cadres de la France Libre. Les Aspirants furent lancés dès la sortie de leur Ecole à la pointe du combat et nombre d'entre eux sont tombés au Champ d'Honneur.

Monsieur BAUDOUIN, ancien Commandant de l'Ecole des Cadets de Malvern-Ribbesford nous la présente aujourd'hui. Les prochaines Revues consacreront quelques pages aux Ecoles de Brazzaville et de Damas.



ECOLE MILITAIRE
DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE
(Malvern-Ribbesford)

L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre a été créée au début de 1941 par le Général de Gaulle pour préparer de jeunes officiers destinés à encadrer les troupes de l'armée nouvelle, ainsi que pour donner, aux candidats sélectionnés d'après leurs

antécédents universitaires, le complément de culture générale nécessaire à l'exercice de leur fonction.

En d'autres termes, étant donné le cours des événements, les circonstances exceptionnelles qui avaient amené de jeunes Français à interrompre leurs études pour continuer le combat, et la nécessité d'agir rapidement, il fut décidé que seraient donnés simultanément deux enseignements qui, en temps normal, sont donnés successivement : d'une part, les cours essen-

tiels d'instruction générale prévus pour la préparation de Saint-Cyr ; d'autre part, les cours d'instruction militaire enseignés à Saint-Cyr même.

La durée normale des études fut fixée à un an, les programmes militaires et universitaires étant répartis sur deux cycles de six mois : le second cycle était consacré à l'instruction militaire prévue pour les recrues ainsi qu'à l'étude des principales matières du programme de Première des Lycées ; le premier cycle, ou peloton d'Elèves Aspirants, était consacré à la formation technique et professionnelle des futurs officiers ainsi qu'à l'étude des principales matières du programme de Mathématiques Élémentaires.

(Un cycle préparatoire fonctionna en 1941, réservé aux élèves trop jeunes pour accéder au deuxième cycle à dix-sept ans révolus).

L'enseignement militaire était placé sous la direction du Capitaine de Lajudie, officier d'active, ancien élève de l'Ecole Spéciale de Saint-Cyr, assisté de lieutenants sélectionnés, eux aussi, dans la mesure du possible, parmi d'anciens Saint-Cyriens qui travaillèrent et réussirent à inculquer aux « jeunes » l'esprit et les traditions exactes de notre Ecole Spéciale. Le haut commandement s'associa à cette entreprise : les différentes promotions furent officiellement « baptisées », soit par le Général de Gaulle lui-même, soit par le Général Legentilhomme, soit par le Général Koenig ; et trois représentants des promotions sortantes furent conviés chaque année par leurs anciens aux dîners que la « Saint-Cyrienne » organisait à Londres.

Les résultats obtenus furent jugés très satisfaisants par les commissions chargées d'examiner les candidats au terme de chaque cycle. Ces commissions, nommées par le Commandement, publiaient les notes obtenues par chaque candidat, puis se réunissaient en conférence pour établir des propositions en faveur de ceux jugés aptes à obtenir le grade d'Aspirant. Les nominations avaient lieu par voie de décret.

L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre fut d'abord installée dans une des « Maisons » réquisitionnées de MALVERN COLLEGE (Worcestershire), lequel continuait d'ailleurs à fonctionner dans

des locaux réduits. Elle y demeura de février 1941 à juin 1942. (Ce séjour a été célébré le 9 juin dernier par l'inauguration d'un « Memorial » érigé près de la « Maison » des Cadets. A cette occasion, et sur la demande de l'Attaché Militaire de France à Londres, le Général MOLLE, Commandant actuel de l'Ecole Interarmes adressa au Directeur de Malvern Collège un shako de Saint-Cyrien orné du casoar, qui a pris place parmi les reliques de ce Collège pour rappeler que le « petit Saint-Cyr » de la France Libre avait, en 1941-42, reçu l'hospitalité de l'institution britannique).

En juin 1942, le Malvern College ayant été tota-



Sept de ces douze Cadets sont morts au Champ d'Honneur.

lement placé à la disposition des services spéciaux de la R.A.F., l'Ecole Militaire des Cadets fut transférée au château de Ribbesford, près du bourg de BEWDLEY (Worcestershire). Elle y demeura jusqu'en juin 1944, sans que rien fût changé dans son organisation générale. Mais l'afflux des recrues en 1943, venant de tous les points du monde, augmenta considérablement l'effectif de la dernière promotion.

L'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre a formé, de 1941 à 1944, cinq promotions baptisées :

- « Libération ».
- « Bir-Hakim ».
- « Fezzan et Tunisie ».
- « Corse et Savoie ».
- « 18 Juin ».

Elle fut dissoute le 15 juin 1944.

Il paraît souhaitable que le fanion de l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre, glorifié par tant de dévouement et de sacrifices, trouve sa place au musée de l'Ecole de Saint-Cyr restaurée.

Les sous-marins des F.N.F.L. dans la guerre

— IV —

LE « CURIE »

Le « Curie » partit de Malte vers la mer Egée en ce mois de septembre 44 qui fut particulièrement beau.

La traversée de la Méditerranée était presque alors devenue une croisière de plaisance ; toutes les forces ennemies en avaient été chassées, et se réfugiaient en Grèce et dans les îles de la Mer Egée d'où elles ne sortaient plus.

Le voyage se faisait en surface jusqu'aux abords mêmes des secteurs de patrouille. Les sous-marins qui montaient en opération croisaient en mer ceux qui en revenaient, et ils échangeaient entre eux des signaux. Ce relâchement des consignes sévères, qui depuis déjà plus de cinq ans obligeaient les sous-marins alliés à se cacher et à éviter de se rencontrer, était déroutant pour les équipages qui n'osaient encore croire à ce retour aux habitudes du temps de paix. Par groupe de deux les hommes étaient autorisés à venir fumer au soleil. Mécaniciens et électriciens n'étaient plus habitués à ce privilège, eux qui avaient été constamment maintenus au fond du bateau.

Tous à bord profitaient du chaud soleil, admirant la mer bleue, et bientôt les côtes escarpées de la Crète. L'île était encore occupée par l'ennemi, mais le sous-marin passant hors de portée des batteries côtières n'avait guère à le redouter.

La Crète s'estompant vers l'Ouest, le « Curie » avait défilé devant l'entrée du canal d'Amorgos. Il était encore barré d'épais champs de mines, le courant y était fort, et ce passage trop périlleux avait été abandonné par les sous-marins alliés ; il commençait seulement à être dragué, pour permettre l'entrée en mer Egée des bâtiments de surface.

Le « Curie » longea donc encore Rhodes, île ennemie qu'on distinguait aisément à quelques quinze milles et enfin, on aperçut la côte d'Anatolie. Quelques heures après sous un soleil radieux, le « Curie » s'engageait entre les cailloux qui barraient l'accès du petit port de Castelorizzo. A quelque deux milles de la Turquie, cette île, autrefois grecque, avait été entièrement évacuée de sa population ; elle servait depuis de base de départ pour les sous-marins et les commandos de mer Egée.

Au pied de ses montagnes, mouillé dans une eau calme et transparente, le « Curie » attendait ses ordres d'opérations. Trois jours plus tard, il repartait vers la mer Egée, pour intercepter le trafic allant du golfe de Volos à Salonique. Par l'une des plus belles routes de croisière, contournant sans cesse les îles du Dodécannèse, il remontait au Nord parfois à quelques centaines de mètres de la Turquie ou des îles.

Après avoir passé entre Symi et Rhodes, il franchit plus au Nord, le détroit de Cos la nuit, sur une mer d'huile qu'éclairait la lune.

A babord le sémaphore de Cos aux mains des Allemands faisait des signaux. A tribord la Turquie neutre offrait la

côte sèche, rocheuse, souvent blanchâtre de l'Anatolie où, par endroit, se dressent encore les ruines des cités antiques. A l'aube le « Curie » plongea, il était trop près de la terre pour passer inaperçu en surface. Il lui restait à franchir le détroit large de 150 mètres qui sépare Samos encore allemand de la Turquie. Puis, ce fut Chio, l'île célèbre et blanche, et enfin la voie libre dans la mer Egée.

Passé Psara, étaient bientôt apparus les Sporades du Nord qui formaient un barrage d'Est en Ouest qu'il fallait encore contourner pour arriver au Nord de Skopelos à proximité de la côte grecque. Loin, dans la brume, on apercevait le Mont Athos, conique et blanc, et, à la nuit tombante, le « Curie » laissant derrière lui Khelidromi et Skiathos, commençait la veille près de terre.

Le lendemain, brumeux d'abord, s'éclaircit dans l'après-midi. On espérait pour la nuit suivante le passage de convois qui, d'après les renseignements de l'Amirauté, s'étaient rassemblés, en hâte dans le golfe de Volos. Lorsque le « Curie » revint en surface au crépuscule, le ciel était étoilé. A l'Est, la lune déjà haute éclairait les hauteurs de Magnésie que domine le Pélion ; le rocher, nu par endroit, y fait de longues traînées blanches sur lesquelles quelques lumières révèlent des chaumières isolées.

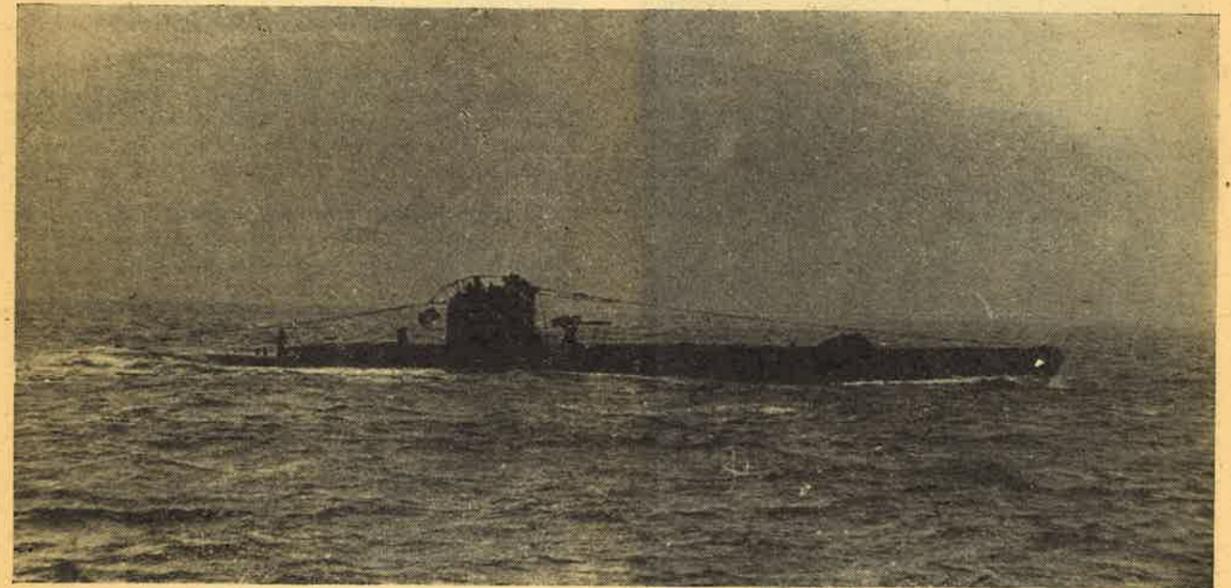
Par cette nuit très claire, la visibilité était excellente, ce qui facilitait la veille il est vrai, mais aussi réduisait les chances de surprise. Le « Curie » était en surface depuis près d'une heure, lorsque le timonier de quart aperçut vers le sud de plates silhouettes qui s'approchaient. Le Commandant réfléchit quelques instants : le « Curie » était placé au large de la route du convoi. Pour l'ennemi il se profilait sur le reflet de la lune, il aurait fallu pour attaquer en surface, se coller à la terre dans l'ombre de laquelle le sous-marin aurait pu se dissimuler ; mais il était déjà trop tard pour couper la route du convoi qui se rapprochait en route au Nord.

A deux milles mètres environ le Commandant identifie les bateaux, qui sont des chalands de débarquement. La nuit est claire et on les verra sûrement au périscope. La décision est donc rapidement prise et le « Curie » disparaît pour attaquer en plongée. A douze mètres d'immersion, la pesée ajustée, le commandant cherche au périscope, passant et repassant sur le secteur Est, barré par la terre, il ne voit rien!! Les chalands sont trop bas sur l'eau, l'ombre et le clapot les dissimulent. Il n'est pourtant pas question de les laisser passer! Un temps précieux a été perdu certes, mais il peut être encore temps. Ne sachant où se trouve l'ennemi, le commandant fait chasser partout. Le « Curie » revenu en surface, on se précipite sur les passerelles, pour apercevoir l'arrière du convoi qui s'échappe vers le Nord. De toute la vitesse de ses moteurs le « Curie » le remonte en le débordant vers l'Ouest. Tout est paré pour le lancement des torpilles ; le chaland de queue est à peine à 400 mètres, et on en distingue les détails lorsque le timonier qui veillait vers l'arrière annonce : « un bateau dans le Sud », le commandant et l'officier de quart abandonnent quelques instants les chalands pour observer le détroit de Skopelos :

dans la brume légère on voit en effet un cargo puis bientôt un deuxième et un troisième. Sans hésitation, le commandant change d'objectifs et fait mettre la barre tout à gauche.

Le « Curie » vient en route à l'Ouest se dirigeant vers la terre alors que les chalands s'éloignent pour disparaître dans le Nord. Les bâtiments ne sont plus loin déjà et l'attaque ne durera que quelques instants. A quelques milliers de mètres on reconnaît deux torpilleurs escortant trois bâtiments de commerce.

Les deux officiers étudient les détails de chacun des cargos, leur existence était connue, et leurs silhouettes devenues familières, depuis que les renseignements de l'Amirauté les avaient signalés dans ces eaux, et que des photographies et des croquis en avaient été distribués aux sous-marins partant en mer Egée. Le premier est le « Bacchus » ex-pinardier français, capturé et transformé par l'ennemi.



Le sous-marin « Curie »

En ligne de gisement sur son arrière, c'est le « Berte », vieux cargo qui a changé plusieurs fois de mains ; il est camouflé de grosses raies blanches et grises. Un troisième bateau, inconnu, ferme la marche. A quelques encablures devant le « Bacchus » un torpilleur ouvre la marche, tandis que l'autre zigzague en queue du convoi. Les Français savent le prix de ces buts, pleins à craquer de soldats allemands que l'on ramène sur le front. Il ne faut pas qu'ils échappent au « Curie ». Il a pourtant peu de chance de son côté : il est seul, les bateaux de guerre ennemis sont sur le qui-vive, et la visibilité est pour eux excellente dans le secteur où le sous-marin se détache en noir sur une mer argentée par le reflet de la lune. Le « Curie » doit faire une attaque foudroyante de rapidité. Il y a à peine deux minutes qu'a été aperçu le convoi, le « Curie » file onze nœuds, sa vitesse maximum, laissant un sillage blanc d'écume.

A cette allure la distance diminue d'une façon impressionnante ; à chaque instant des détails nouveaux apparaissent : passerelles, hublots, sillages des torpilleurs qui zigzaguent. Les trois hommes sur la passerelle du sous-marin s'attendent à être vus par les veilleurs ennemis. Le temps paraît long et il semble que jamais on n'atteindra le moment du lancement. Le « Curie » est bientôt à deux milles mètres, venant perpendiculairement à la route du convoi. Il est presque en position de lancement, et mieux vaut ne pas prolonger une attente qui peut compromettre tout le succès de l'attaque. Quelques mots encore échangés sur la passerelle : « incidence 90, vitesse : neuf nœuds » l'officier de quart affiche les éléments sur l'appareil de visée babord. Quelques ordres au porte-voix : « on fera feu séparément — Tube 1 attention ». Les deux officiers regardent encore le convoi qui les ignore ; le Commandant est penché, l'œil rivé à la ligne de mire. Il voit défilé dans

son regard le torpilleur..., puis l'étrave du Bacchus : « Tube 1, feu ! »

On sent la secousse du recul. Pour hâter le lancement des autres torpilles, le « Curie » fait une légère embardée à gauche, et l'on voit défilé les buts dans l'appareil de visée.

Le « Bacchus » et le « Berte » ne semblent former qu'une seule silhouette, sur laquelle tour à tour sont lancées trois autres torpilles. Encore trois chocs et l'on voit les sillages s'éloigner devant l'étrave.

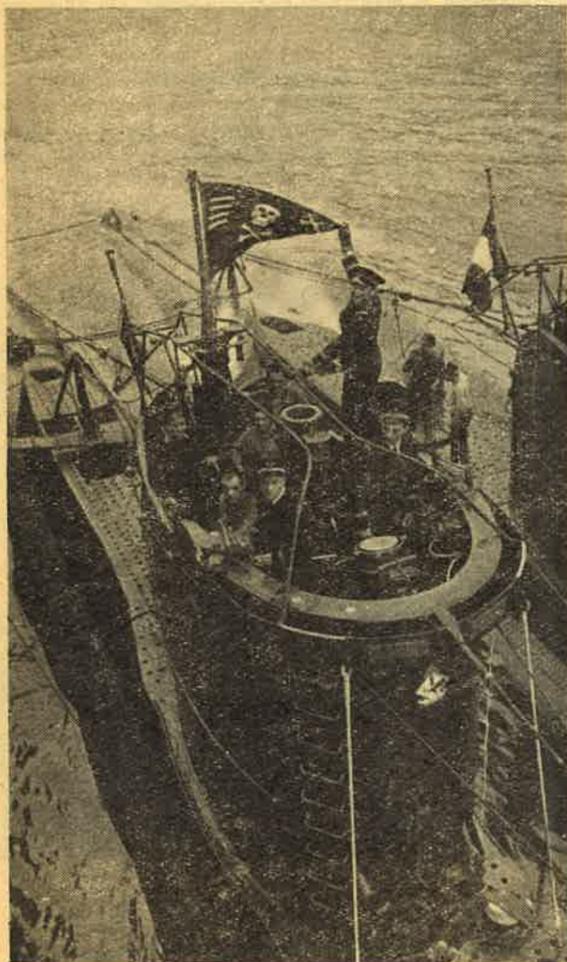
« A gauche 25 ».

Le sort en est jeté! Toujours à onze nœuds le « Curie » va se dérober. Les secondes s'écoulent sans que le convoi semble devoir être jamais arrêté dans sa marche, et les torpilles

semblent passer loin sur son avant, tandis que le « Curie », en route au Sud maintenant, défile le long des cargos ennemis qui s'éloignent dans l'obscurité.

« Ça y est! Regardez Commandant! »

Le « Bacchus » vient de s'embraser d'une lueur verte. Cette lumière blafarde l'éclaire comme un feu d'artifice et l'on en voit tous les détails : Il est touché.



« On a fait but » hurle l'officier de quart dans le port-voix, et jusque sur la passerelle l'on entend les cris de joie de l'équipage.

Le « Curie » achève de tourner pour s'éloigner vers le large et l'on entend une deuxième explosion. Du « Berte » s'élève une gerbe d'eau grisâtre. Deuxième coup au but!

Toute l'action a duré moins de 5 minutes. La nuit est toujours aussi sereine, pour quelques secondes encore, car le « Curie » a été aperçu et les deux torpilleurs foncent sur lui.

A 1.500 mètres ils ouvrent le feu et l'on voit les tracers qui éclairent la trajectoire de leur tir. Le sous-marin fuit devant eux. On entend des éclatements et des gerbes d'eau s'élèvent autour de sa coque. On restera en surface tant qu'on le pourra, pour s'éloigner au plus vite. Les trois hommes sur la passerelle du « Curie » s'abritent derrière les massifs des périscopes. Le tir devient plus précis, il est temps de plonger : le grenadage remplacera le tir d'artillerie.

« Tout le monde en bas » ordonne le Commandant : le klaxon retentit, les hommes se précipitent dans l'échelle de descente.

Le « Curie » en 30 secondes a disparu de la surface.

Ce fut alors le grenadage, auquel chacun à bord était accoutumé ; puis au bout d'une heure le calme. Et lorsque deux heures après, le « Curie » faisait surface à 5.000 mètres de là, on n'apercevait plus qu'une s'houette qui achevait de s'enfoncer.

On apprit quelques jours plus tard que près de 5.000 soldats allemands avaient péri dans ce torpillage. Seuls 16 rescapés avaient débarqué à l'aube à Salonique.

Le lendemain soir, après une journée monotone de mauvais temps, le « Curie » vint patrouiller à nouveau dans les mêmes eaux. Vers 23 heures alors qu'il était en surface on apercevait un convoi venant du Sud. Le temps était clair et le sous-marin placé à proximité de la côte, pouvait voir l'ennemi se détacher au large sur un horizon clair. Quand le convoi fut à 2.000 mètres le « Curie » plongea. Dans le périscopie le Commandant voyait s'avancer un petit cargo escorté de deux bâtiments armés. Après quelques minutes quatre torpilles étaient lancées à 600 mètres, et bientôt l'on vit le cargo voler en éclats ; il avait été pulvérisé.

Le « Curie » n'avait plus de torpilles. C'est désarmé qu'il dut en plongée observer les deux escorteurs qui recueillaient quelques rescapés. Après leur départ, le « Curie » fit surface au milieu des débris.

Il quittait la côte de Grèce, sur laquelle il n'avait passé que trois jours, et rentrait à Malte, où l'attendaient de nouvelles missions.

**L'AMICALE DES F. N. F. L. organise dans les Salons du CERCLE MILITAIRE (Place St-Augustin)
le Mercredi 7 Décembre, de 22 heures à l'aube,
LA NUIT DES F. N. F. L.**

**Grand Gala dansant et artistique
avec le concours des plus grandes vedettes de la scène et de l'écran**

Location et renseignements

au Siège de l'Amicale des F. N. F. L., 12, Rond-Point des Champs-Élysées, PARIS VIII^e - Tél. ELYsées 90-85

UNE RÉPONSE DU GOUVERNEUR CÉDILE A L'AMIRAL DECOUX

Dans des « Mémoires » parus en septembre dans le « Monde », l'Amiral DECOUX avait vivement attaqué notre camarade le Gouverneur CÉDILE. Celui-ci fait paraître dans le « Monde » du 16 octobre une mise au point que nous jugeons devoir insérer ici pour l'information de nos lecteurs, car à travers le Gouverneur CÉDILE, c'est un aspect des activités et de l'esprit de la France Libre qui est mis en cause.

Monsieur le directeur,

Je ne puis compter que sur ma mémoire pour établir ma réponse. Mes dossiers sont en France; je ne puis ni les consulter, ni attendre mon retour pour utiliser les documents qu'ils contiennent; mais ils pourront être produits ultérieurement.

L'amiral Decoux base ses attaques contre moi sur une erreur grossière, erreur qui ne peut être que volontaire, donc mensongère. Il pouvait ignorer le 31 août 1945 les accords de Potsdam. Que l'amiral Decoux affecte d'ignorer encore en 1949 ces accords si importants indique le crédit que l'on peut attribuer à ses écrits, et étale mieux que tout autre argument son intention manifeste d'égarer l'opinion.

Il faut rappeler que c'est la conférence de Potsdam, à laquelle la France n'était même pas représentée, qui a décidé du sort de l'Indochine, son partage en deux zones d'occupation, chinoise et britannique. Ce partage, sur lequel le gouvernement français, je le répète, ne put même pas donner son avis, nous fut imposé. Jamais le gouvernement français n'eut à préférer aux Américains les Chinois. Ces accords provoquèrent dans la presse de violentes réactions.

Leur conséquence fut l'installation à Saïgon d'une autorité britannique aux pouvoirs considérables. Je ne devais, ni ne pouvais rien faire sans être d'accord avec l'autorité. L'importance de cette action anglaise fut toujours primordiale. Notamment le sort des prisonniers de guerre alliés ne dépendait que d'eux seuls.

L'auteur s'étend longuement sur la faiblesse de nos moyens de toute sorte, sur la lenteur de leur mise en action. Imagine-t-il qu'il s'agissait d'un « kriegspiel » longuement préparé, combiné, et où tout « devait » se réaliser à la perfection. Mais non, nous étions en guerre... et la Birmanie, l'Insulinde, la grave pénurie des transports, posaient dans le Sud-Est asiatique des problèmes complexes dont celui d'Indochine n'était qu'une partie...

Les Français, qui savent, eux, dans quel état se trouvait la France en 1945, l'effort prodigieux qui s'y faisait, s'étonneront de la « naïveté » de ces remarques.

Nous avons dû, de Riancourt et moi, exposer cette situation à l'amiral Decoux. Nous l'avons fait franchement, sans dissimuler combien cette obligation que l'on nous imposait était pour nous pénible et compliquait notre tâche, c'est peut-être ce que l'Amiral Decoux appelle de la gêne.

Il est d'ailleurs exact que notre attitude dut lui paraître réservée. Il n'a pas besoin pour l'expliquer de se donner le ridicule d'imaginer entre nous deux je ne sais quel serment ! Comment n'aurions-nous pas été choqués

en entendant cet homme nous dire : « Après avoir abandonné tout l'empire, vous venez maintenant livrer l'Indochine ». Qui s'étonnera de la dureté de notre réaction ? L'amiral tout le premier se souvient-il qu'après notre première sortie, brusque de sa chambre, c'est lui-même qui nous rappela au moment de notre départ, qui s'excusa de son emportement du matin, qu'il mit sur le compte de la maladie, et qui, nous prenant par les épaules, très ému, nous dit qu'il comprenait nos difficultés, nous offrait ses vœux de réussite.

De Riancourt a été tué quelques jours après, ainsi que beaucoup de ceux qui ont été parachutés avec nous, fin août 1945. Mais, à l'aide de notes rédigées immédiatement, je pourrais peut-être aussi, un jour, raconter cette entrevue de Loc-Ninh, sur laquelle je ne veux pas m'étendre; de même que je ne veux pas relever les termes haineux, et qu'il désire blessants, d'un homme que nous avons trouvé ce jour-là bien petit, et pas seulement par la taille.

Il convient également de préciser un autre point.

Le but du Japon était d'éliminer le blanc d'Extrême-Orient, d'y fonder cette plus grande Asie qu'il aurait dominée. La défaite elle-même ne lui fit pas abandonner cet objectif; il accéléra ses préparatifs en ce sens pendant les derniers mois de la guerre. Il favorisa la création, pour le remplacer dans chaque pays, des partis qu'il installa au pouvoir, les organisant, les éduquant et, à la fin, leur fournissant des armes et des cadres.

A l'extrême limite, les japonais préférèrent abandonner le pouvoir à ces partis plutôt que de le remettre à leurs vainqueurs. Cette politique fut accompagnée d'une active et efficace propagande antifrançaise; nos compatriotes et leur chefs surtout étaient vilipendés de belle manière. Ces critiques, tout naturellement, s'étendaient à tout le système administratif français, incarné par l'amiral Decoux.

Ainsi agirent les Japonais en Indochine avec le Vietminh, qui s'était vu attribuer le pouvoir et qui y avait pris goût. Les habitants de Saïgon, qui se souviendront de l'atmosphère de leur ville en 1945, me comprendront.

Bien plus, ils avaient interné l'amiral Decoux et ses collaborateurs, ils les avaient humiliés. Ils prétendaient même les protéger contre les attaques du Vietminh et leur avoir sauvé la vie !

Peut-on penser qu'après avoir ainsi agi les Japonais auraient accepté de rendre le pouvoir à l'amiral, lui permettant de lutter contre une révolution qu'ils avaient eux-même combinée dans le but d'anéantir tout un système, celui dont il était le chef.

Pense-t-on que ces mêmes Japonais, qui avaient formé militairement et armé les Annamites, auraient en-

suite armé les Français ? Comment imaginer que dans une telle période révolutionnaire l'amiral Decoux, sans armes, sans moyens, sans troupes, ait pu prendre le pouvoir des mains du Vietminh, lui puissamment armé et organisé, poussé et dirigé par les Japonais, excité par la haine, exalté par le sentiment de faire partie d'une révolution qui couvrirait toute l'Asie, et convaincu qu'il fallait profiter de l'occasion et des difficultés des alliés pour se débarrasser des puissances administrantes ?

L'amiral, dans le dédain qu'il marque à l'égard des nouvelles équipes, qui, déclare-t-il, auraient fait le vide autour d'elles, éliminant les « anciens », a tort de s'en prendre à moi.

Administrateur des colonies j'ai dès mon arrivée, recherché mes camarades. Avant même d'être remis en liberté — on se souviendra que le 31 août, j'étais encore interné et ne suis allé à Loc-Ninh que sous l'escorte de Japonais — j'avais repris contact avec les administrateurs d'Indochine et recommencé à travailler avec eux. Dès le premier jour ils m'ont apporté une aide aussi dévouée qu'efficace. Cette collaboration n'a fait que s'accroître pendant tout mon séjour en Extrême-Orient... Le secrétaire général actuel du haut commissaire de l'Indochine, qui était à Loc-Ninh avec l'amiral Decoux, et qui avant le 9 mars occupait auprès de lui une place de tout premier plan, fut un des premiers à se remettre au travail avec cette « nouvelle » équipe; le directeur de cabinet du précédent gouverneur de Cochinchine fut à mes côtés dès le premier jour, et beaucoup d'autres que je pourrais citer. Tous les services de Cochinchine, toutes les provinces, furent confiés à d'anciens fonctionnaires de ce pays. Pour moi il n'y eut jamais de fossé entre les anciens et les nouveaux venus.

L'amiral Decoux, au contraire de ses dires, ne jouissait plus d'un « prestige considérable » en Cochinchine en août 1945. Tout aussi énergiquement que lui, je prétends le contraire. L'optique de Saïgon n'était pas la même que la sienne, de même que ne pouvait se comparer le « périmètre » de Saïgon, où étaient parqués des milliers de Français, à la tranquillité des résidences de Loc-Ninh !

Cet amiral, si fier de ses prérogatives, n'hésita pas à solliciter des autorités britanniques, leur appui afin de

venir constituer à Saïgon un gouvernement local qui se serait, inévitablement, opposé aux autorités françaises, qui étaient seules accréditées par le gouvernement auprès de l'état-major anglais. Après le rejet de ses premières demandes, il proposa, tout en restant à Loc-Ninh, et redoutant sans doute de ne pas trouver dans la capitale l'accueil enthousiaste qu'il souhaitait, d'envoyer à Saïgon plusieurs de ses compagnons, qu'il aurait pu diriger de loin. Un au moins de ces derniers m'apporta immédiatement son aide; d'autres auraient pu demeurer avec nous s'ils n'avaient préféré rester fidèles à leur chef, ce qui fut trouvé parfaitement honorable, et ne leur fut jamais reproché.

Ces demandes de l'amiral, transmises directement au commandement anglais, me furent communiquées: je n'ai pas été fier de les recevoir.

J'ai certainement et évidemment à l'époque rendu compte au haut commissaire et au gouvernement de toutes ces requêtes; c'était mon devoir le plus strict; ne pas le faire aurait été une faute.

Sans rentrer dans les détails, j'ai voulu relever les erreurs grossières et voulues de l'amiral Decoux.

L'Indochine fut pour nous une suite, la suite d'événements commencés en 1940. Nous n'avons jamais agi avec l'intention de raconter notre action, et nous n'avons jamais pris le temps de penser au jugement que l'histoire porterait sur nous.

La mission qui nous a été confiée en Extrême-Orient était difficile et ingrate. Nous en connaissions les dangers aussi... trop de tombes sont fermées sur trop de nos camarades.

J'ai longtemps hésité avant d'écrire cette réponse. Mais c'est en pensant à eux, à toutes ces tombes qui pourraient être éclaboussées par les accusations insensées de l'amiral Decoux, qu'il m'est apparu comme un devoir nécessaire de rétablir la vérité.

Je vous prie de bien vouloir agréer, monsieur le directeur, etc...

J.-H. CÉDILE,
Gouverneur des colonies.

LES GRANDES FIGURES DE LA FRANCE LIBRE

Le sous-lieutenant Paul TRIPIER

Compagnon de la Libération — Chevalier de la Légion d'Honneur



Le 18 juin 1940, le Général de GAULLE lance l'appel qui retentira à travers l'Histoire. Dès le lendemain 19 juin Paul TRIPIER connu par ses camarades sous le nom de Paddy s'embarque à Bayonne pour s'engager en Angleterre. C'était simple: il avait 18 ans et il voulait continuer à se battre car, pour lui aussi, rien n'était perdu.

Il venait de se présenter au concours de Saint-Cyr mais il ne lui vint pas à l'idée une seconde qu'il aurait avantage à rester pour en connaître le résultat — L'esprit d'attentisme ne l'atteignit jamais. Il part pour servir la France envahie par l'ennemi — « La guerre n'est pas finie, dit-il, on peut avoir besoin de moi ».

Plus tard, d'Angleterre, il écrira: « Ce qu'il faut dans la vie c'est avoir un idéal pur, quel qu'il soit, de croire dans le futur et de foncer dans l'avenir, la tête en avant, vers son but, en se moquant du tiers comme du quart et de tous les petits à-côtés ». Et il « fonce » sans aucun calcul. Il n'est pas de ceux qui ne songent qu'à leur carrière. — Ses galons il les gagna au feu, sans les chercher. Ses chefs les lui imposèrent. — De Camberley où il apprenait son métier de soldat, il ne pensait qu'à entrer en action le plus tôt possible.

A Brazzaville où il arrive au début de l'automne 1941, il ne veut même pas, dans sa soif d'agir, entendre parler du peloton d'aspirants et réclame son départ vers le Tchad. Mourzouk, Koufra sont des noms qui sonnent mieux à ses oreilles que la théorie.

Son désir se réalise. C'est la campagne du Fezzan « randonnée dure, fouguese, triomphale dans le désert hostile ».

Tout de suite il va devenir le soldat qu'il ne cessera d'être jusqu'à ce qu'il tombe 18 mois plus tard, lors d'une attaque, marchant seul, comme de coutume, à la tête de sa section.

Ses qualités dominantes ? Le courage calme, l'énergie tranquille, la force d'âme et la force physique.

Ses chefs disent de lui: « Il fait preuve du plus parfait mépris du danger ». — « Il avait cette calme certitude des hommes que leur simple courage rend plus forts que la vie ». — « Il s'est vraiment imposé par ses qualités ». — « Sa brillante forme physique, son calme au feu, sa bravoure exceptionnelle, ses qualités de cœur et d'intelligence, faisaient de lui un

chef d'élite. Il était destiné au plus brillant avenir ». La physionomie ouverte, le regard droit et direct, reflet de son âme, il donne une impression de franchise, de calme et de parfait équilibre physique et moral.

Franc, dévoué, sûr, il était aimé et admiré de ses hommes. Il était aimé de tous ses camarades qui le jugent « un chic garçon », « un modèle d'allant et de cran ». Et ce jugement prend un étonnant relief dans la bouche de ces vrais « durs » qu'étaient les combattants du Tchad, ou de la 1^{re} D.F.L.

Spécialiste des coups de mains ou des reconnaissances de nuit, TRIPIER était un « baroudeur » né. Il avait pour l'aider en plus de son absence de peur, un sens instinctif de la direction, et une remarquable adaptation visuelle à l'obscurité.

Après son départ du Tchad il gagne sa première citation lors des

attaques aériennes des 26-27-28 décembre 1942. Un peu plus tard, à Matmata, en Tunisie, il a un duel au fusil avec un Allemand au cours duquel le boche est descendu grâce à la science de tireur de TRIPIER. Du coup, il devient célèbre dans son régiment.

Le 24 mars 1943, au Djebel El Matled, lors d'une contre-attaque particulièrement brillante, il mérite une autre citation.

Le 10 mai suivant, sur les pentes du Djebel Garci, après une nuit de patrouilles et de combats, il s'approche en plein jour, d'une mitrailleuse allemande, en abat les trois servants et s'empare de la mitrailleuse.

Cette extraordinaire action d'éclat lui fait décrocher une nouvelle citation et il est nommé aspirant.



CONSTRUCTIONS RADIO - ÉLECTRIQUES

E. R. I.

Ing. Constructeurs

55, rue du Faubourg Saint-Denis, 55

Tél. Taitbout 57-70 - PARIS (X^e)

La gamme complète de postes, combinés tourne-disque et meubles radio-phono au prix de fabrique à tous les camarades F.F.L. Exceptionnellement facilités de paiement.

Catalogue sur demande. Pouvons expédier en Province et Colonies.

POUR VOS FETES

POUR VOS REUNIONS

POUR VOS VENTES DE CHARITE

CHAMPAGNE POL NIVELLE

1^{er} Cru

AVIZE (Marne)

Service Commercial: F. ROUARD, ex-F.F.L., 16, rue de Sartrouville, Cormeilles-en-Paris (S.-et-O.)

Agents demandés pour la Province, les Colonies et l'Étranger.

En août 1943, il ne veut pas quitter ses tirailleurs noirs Saras et Hadjerrais qui se sont attachés à lui et il passe avec eux au B.M. 24 de la 1^{re} D.F.L.

Et puis c'est la campagne d'Italie.

Le 20 avril 1944 il arrive à Naples et aussitôt monte en lignes.

Cette campagne fut dure et meurtrière. Mais devant les fatigues et les difficultés, TRIPIER garde cet « humour » qui était un des traits de son caractère. Dans les quelques rares notes retrouvées dans sa cantine, on lit :

« Le 6 mai, départ en détachement précurseur, joie générale et, je crois, sincère. Premier obus qui siffle : les vieux réflexes reviennent vite et on salue... Le 7 mai, une attaque se prépare ; ça se sent dans l'air, on a envie de foncer. De l'observatoire je vois le premier « Fritz » de la campagne, un jeune blond qui fume une grosse pipe... fume vite ! Le 12 mai, premier barrage d'attaque... qu'est-ce qu'ils prennent !! Départ de l'attaque... Aucune émotion chez moi. Les tirailleurs marchent sur des œufs... mines... mines... mines... Ça ne fait rien, je chasse ce refrain de ma tête et, inchallah ! je pars devant, advienne que pourra ! Liaison perdue. Ça ne fait rien, en avant quand même. On tombe sur des branches, des fossés, des buissons... on se relève et on repart. Un peu avant l'aube, arrivée à Saint-Andréa et annonce des premières perles. A notre gauche le B.I.M. se replie. Nous aussi et la pagaie commence !!... »

La bataille est sévère. L'aspirant TRIPIER fait preuve plus que jamais de volonté et de sang-froid. Le 13 mai 1944, rééditant en quelque sorte, son exploit de l'année précédente, et voyant qu'une mitrailleuse allemande gênait considérablement la progression, il se porte à 50 mètres d'elle avec un fusil mitrailleur qui ne tirait plus que coup par coup et malgré un tir violent, réussit à abattre le tireur.

Le Général JUIN lui fait décerner la Médaille mili-

taire et, dans la citation qui l'accompagne, le qualifie de « magnifique chef de section, exemple constant de calme et de bravoure ».

Le 17 mai, le B.M. 24 a un très dur accrochage à « Tomba di Rosa » et doit se replier de quelques centaines de mètres. La section de TRIPIER couvre la retraite et enlève les derniers blessés. Sous une fusillade intense il reste debout pour donner confiance à ses tirailleurs et, comme à l'exercice, remet tout en place.

Il gagne ainsi une nouvelle citation.

La Médaille militaire et sa proposition au grade de sous-lieutenant seront ses dernières joies.

La mort qu'il a si souvent bravée, va avoir raison de lui.

Il le sent confusément et la regarde en face de son regard franc et clair. Il écrit le 7 juin 1944, après de rudes combats et, ayant appris la mort d'un ami : « Mourir n'est rien si on le fait proprement, sans avoir eu peur. Pour ma part, je n'ai rien eu et pour la suite je m'en remets au Bon Dieu : qu'il dispose ».

A Crispino, le 19 juin 1944, quatre ans jour pour jour, après son départ de France, pendant une attaque, debout à la tête de ses hommes, il est frappé d'un éclat de mortier dans la poitrine. Il tombe. Dès juin 1940 il avait sacrifié sa vie à son idéal. Son sacrifice est maintenant consommé. Il meurt comme il a vécu, simple, droit, sans calcul, sans arrière-pensée.

Le 24 novembre 1944, le jour même de son entrée à Strasbourg, le Général LECLERC a voulu rappeler à ses parents, qu'il se souvenait, particulièrement en ces heures de gloire, du « sous-lieutenant Paul TRIPIER, héros tué à l'ennemi ».

Le lieutenant TRIPIER a reçu la Croix de la Libération et de la Légion d'Honneur. Le Tchad a voulu garder son souvenir. Une avenue de Fort-Lamy portera son nom.

ÉCHOS DE NOS SECTIONS

SECTIONS METROPOLITAINES MANCHE

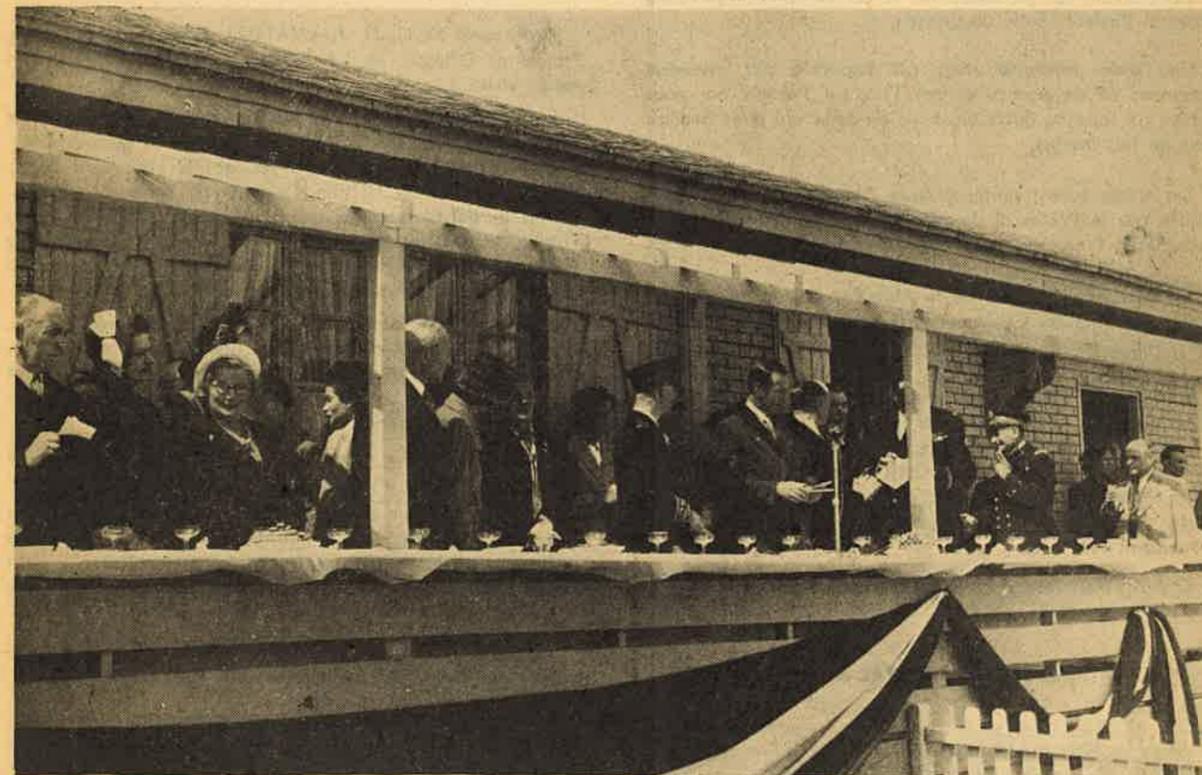
Le 7 juin dernier Cherbourg était en fête, en effet des représentants du Comité de Londres des « A. V. F. » étaient reçus par la Municipalité en vue de l'inauguration de la Pouponnière de Tollevast qui avait été offerte à l'Hôpital Pasteur par les A. V. F.

La délégation était présidée par le Comte de la Warr, Conseiller privé du Roi. L'Honorable Mrs CRAWSHAY l'âme si active des A. V. F. était présente avec M. de MALGLAIVE qui avait tenu à venir bien qu'il ne fut pas en très bonne santé à l'époque.

jolie vallée. A l'heure actuelle elle héberge une trentaine d'enfants qui y sont traités avec un soin tout particulier. Il faut en outre signaler que six places y sont réservées à des enfants de Français Libres et les A. V. F. dont la générosité est bien connue s'offrent de prendre à leur charge, pour des parents nécessiteux, le complément des frais qui ne seraient pas remboursés par la Sécurité Sociale.

Par permission spéciale de la Cour d'Angleterre les trois baraques portent les noms de Princesse Elisabeth, Prince Charles et Duc d'Edimbourg.

Après les présentations M. GREBERT, président de la section de l'A. F. L. de la Manche, membre du Comité



M. ALERGANT, le Trésorier des A. V. F., Lady PEEL, Mme GOUSSAULT, Mrs ROBBINS et les docteurs GORRIE et TREHEARN délégués du Ministère de la Santé Britannique étaient également présents. L'Ambassadeur de Grande-Bretagne s'était fait représenter par le Consul Général de Rouen le capitain NEIL.

Du côté français on pouvait remarquer parmi un grand nombre de personnalités : M. LEBAS, Préfet de la Manche, M. DIJOU, Sous-Préfet de Cherbourg, MM. GUILBERT et SCHMITT, députés, et la presque totalité de la Municipalité.

La pouponnière est située sur le bord d'une route importante à six kilomètres de notre ville et domine une très

Directeur et représentant le Général de LARMINAT, commença le premier discours : il rappela le travail fait en Angleterre par les A. V. F. et dont bénéficièrent les Français Libres puis signala ensuite quelle était la reconnaissance de tous ces Français qui avaient préféré l'exil à la servitude et répondu à l'appel du Général de GAULLE afin de se battre pour la Liberté.

Lord de la Warr lui succédant déclara : « Nous aimons la France, nous croyons en elle, l'essentiel est d'avoir une France et une Angleterre unies. Nous espérons que cette pouponnière, symbole de l'Avenir sera le témoignage vivant de notre amitié ».

Le capitain NEIL lut une lettre de l'Ambassadeur de

MONUMENT AUX MORTS DE LA FRANCE LIBRE

(Onzième liste de Souscription)

Mme ADAM	1.000	M. BARBE L.	100	M. MELI Joseph	50
M. MASCART Daniel	1.000	M. NOUVET	100	M. BACHA	50
Mme Vve JOSSE	500	M. MATTRE	100	M. ZIDO Ali	50
A.F.L. du TONKIN de la part de :		M. MOUHARET	100	M. TOUNSI Tayeb	20
M. NIUL Joël	2.210	M. SEVERINO	100	M. CLAUDE Robert	580
M. BENGALI Soumath	170	M. D'INGRADO Louis	100	M. FERRIER, commandant	200
M. BAUDET	850	M. DEFOSSÉ	100	M. ROLIN	300
M. RAUSON Fernand	600	M. VIART M.	100	M. DARDIE Jules	100
A.F.L. SOUK-AHRAS de la part de :		M. CABY Charles	100	Mme DARDIE Renée-M.	100
Commune mixte de Souk-Ahras	6.000	M. GERBOULET	100	M. CHANGELEE Yvon	200
Recueillis par M. HEGESIPPE	1.600	M. DENENZIO	100	M. RICKLIN Joseph	500
Magasin du Colon	300	M. CROS	100	M. LACROIX Max, de New-York	1.500
M. KADRI Redjem	200	M. LAURIAT	100	M. GENIN Etienne	1.000
M. ZAIDI Mohamed	200	M. FURNO	10	A.F.L. de BRUXELLES (produit	
M. BOZZA Frères	200	M. SANFILIPPO	100	d'une collecte)	24.096
M. FALZON Paul	150	M. NAVAS M.	100	Comité d'Union franco-belge et	
M. CONSTANT Victor	100	M. NAVAS J.	100	coloniale à Bruxelles	1.500
M. ATTARD Charles	100	M. SINGOL	50	M. GHOUZI	200
M. MERABET Mabrouk	150	M. MOLINARIS Guy	50	M. DEJENDT Pierre	500
M. D'IPPOLITO Titon	200	M. JEAN Paul	50	M. EVAIN	1.000
Mme CIMA Josette	200	M. RODRIGUEZ	50	M. ROSENZWEIL Alfred	200
M. PUGLISI Antoine	200	M. ROMEO	50	M. COGNET Paul	500
Maison LEVY	200	M. MIGLIASSO	50	M. PENNANEACH Guy	500
M. PEYRE Armand	100	M. MEDDOUK Abid	50		
M. RABAH	100	M. CIRE	50	Total de la 11 ^e liste	52.626
M. LAURAC	100	M. GAŠMI Ahmed	50	TOTAL GENERAL : 4.295.938	

Grande-Bretagne qui formula des vœux pour la réussite de cette belle réalisation.

M. SOUFFLET, Maire de Cherbourg, prit ensuite la parole « D'Ascot à Cherbourg on nous a envoyé tout le matériel de cette pouponnière, ce qui nous est donné est une œuvre de vie ».

M. le Préfet de la Manche dans un discours remarquable rappela les nombreuses visites anglaises à Cherbourg, évoquant les heures cruelles de l'occupation où la B. B. C. frappa les « V » jusqu'à la Libération.

Il termina en symbolisant par les petits enfants qui dorment dans cette pouponnière l'espoir certain de l'amitié de nos deux pays.

Enfin pour clôturer cette journée, les Français Libres avaient invité les personnalités à un banquet organisé à l'hôpital Pasteur, Salle du Conseil.

Une aide précieuse nous fut apportée par plusieurs personnes et en particulier par l'hôpital Pasteur qui nous permit de faire ce geste vis-à-vis de ceux qui nous avaient tant de fois invités.

Les toasts furent portés à leurs Altesses Royales Britanniques par le Préfet de la Manche, et au Président de la République Française par Lord de la WARR.

M. GUILBERT député de la Manche, ancien membre du réseau His Majesty Gloria, déporté de la résistance, décrit comment il obtint cette pouponnière pour Cherbourg.

Lord de la WARR dans une improvisation pleine d'humour déclara : « Pourquoi voulez-vous que les Français et les Anglais se ressemblent tant, ce ne serait pas drôle, nous sommes heureux de venir ici car l'austérité de l'autre côté de la Manche nous fait encore mieux apprécier votre hospitalité. Nous rentrons en Angleterre le cœur réchauffé de votre amitié ».

Et tard, bien tard dans la nuit, il fallut se séparer.

SECTIONS D'OUTRE-MER

Après les fêtes du 18 juin la « Revue de la France Libre » avait reçu de nombreuses lettres des sections d'outre-mer. Aussi le dernier numéro donnait un aperçu presque complet du 18 juin à travers le monde. Après ce brillant effort il semble bien que les secrétaires des sections se soient endormis sur leurs machines à écrire... « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ».

Nous avons eu le plaisir de recevoir les visites de M. CORCQS, Président d'Agadir et de M. LEQUEUX, Président de Saint-Louis.

De plus signalons des relations tardives du 18 juin nous venant de Fort Lamy, Pointe-Noire, Libreville et Saint-Pierre. Comme par le passé l'anniversaire de l'Appel historique du Général de GAULLE a été célébré avec éclat dans ces centres.

SECTIONS ETRANGERES

CHINE

Hong-Kong

Notre dévoué délégué de l'A. F. L. en Chine, M. P.-A. LAROCHE, nous a transmis la somme de 68.000 francs comme don personnel de notre camarade M. C. ARNULPHY — 10.000 francs étant destinés au Monument aux Morts et 58.000 francs aux œuvres de l'Association.

Nous adressons l'expression de notre gratitude à M. ARNULPHY et le remercions de penser ainsi à nos charges fraternelles à l'égard de ceux des nôtres qui plus que nous ont souffert.

ILE DE LA TRINITE

Port d'Espagne

Notre ami M. J.-H. SALVATORI, Consul Honoraire de France et Délégué de l'A. F. L. à Port d'Espagne nous a rendu visite.

Le manque de place nous avait empêchés de parler dans le dernier numéro de la Revue de la réunion que M. SALVATORI tient chez lui tous les ans à l'occasion de la Commémoration du 18 juin. Cette année comme les précédentes la petite fête qui maintient haut le prestige de la France, réunit les personnalités de la Trinité autour de quelques membres de notre Association, dans une atmosphère de sympathique enthousiasme.

« Notre soirée, nous dit M. SALVATORI, fut très réussie. Le nom du Général de GAULLE a été acclamé par tous les assistants avec celui de notre éminent Président le Général de LARMINAT. Le Général MAVROGORDATO qui l'a personnellement connu, en a fait un vif éloge ».

Le journal le plus important des Antilles anglaises publia le 18 juin dernier un article, dont voici quelques extraits :

«... Le monde ne pourrait jamais oublier l'appel historique. La Trinité avec sa substantielle colonie française, les influences et les traditions françaises auxquelles elle peut se reporter dans le passé se souviendra de cette date avec quelque fierté... »

«... La part que prit la Trinité dans la renaissance de la France peut avoir été petite mais elle fut significative.

« En opposition aux malheureux événements de la Martinique, ceux de la Trinité suivirent un cours tout au crédit des Français non seulement dans l'île mais aux Caraïbes en général.

« Pour tout ceci l'on doit beaucoup à M. Joseph SALVATORI qui rendit de grands services à la cause du Général de GAULLE, particulièrement à l'époque où la France était sans représentation consulaire. Il maintint très haut le prestige de la France au moment où en d'autres pays l'on se demandait où elle allait être entraînée. L'œuvre de M. SALVATORI fut reconnue par le Gouvernement Français et par celui de Sa Majesté le Roi d'Angleterre. Même sans ces témoignages de reconnaissance les habitants de la Trinité lui garderaient leur gratitude pour le rôle magnifique qui fut le sien en sauvegardant l'honneur de la nation française. Voici bien l'anniversaire qui convient pour le rappeler. »

NOS INFORMATIONS

NOTE SUR L'APPLICATION DU REGIME DE LA SECURITE SOCIALE AUX MILITAIRES

Bases :

Loi n° 49-489 du 12 avril 1949 ;
C.M. n° 978 SIG/M du 1^{er} juin 1949 ;
Décret n° 49-1377 du 3 octobre 1949.

Champ d'application :

Couverture des risques de maladie, soins dentaires, maternité, interventions chirurgicales, longues maladies, décès.

Bénéficiaires :

- 1) Militaires de tous grades, de carrière ou servant au delà de la durée légale :
 - a) en service ;
 - b) dans une autre position avec solde ;
 - c) retraités d'ancienneté, réformés avec pension, retraités proportionnels ;
 - d) veuves des bénéficiaires ci-dessus titulaires d'une pension de reversion.
- 2) Membres de la famille :
 - a) conjoint de l'assuré ;
 - b) enfants à charge ;
 - c) ascendant, descendant, collatéral au 3^e degré vivant sous le même toit et se consacrant aux soins du ménage ou à l'éducation de deux enfants.

Cotisations :

Retenue de 1,25 pour cent sur la solde avec plafond de 264.000 fr.

Retenu de 0,75 pour cent pour les pensionnés.
(A compter du 1^{er} juin 1949).

Avantages :

Libre choix d'un médecin ou d'un dentiste. (Les soins donnés par les praticiens militaires étant gratuits). — (Ceux donnés par des praticiens civils sont remboursés suivant les barèmes du Service Général de la S.S.).

Remboursement des frais de pharmacie (environ 80 %).

Nota. — Bien que la nomenclature des spécialités pharmaceutiques ne comprenne que le tiers environ des produits actuellement existants, on peut considérer que les principales spécialités sont remboursables.

Soins spéciaux :

Pour tous les traitements spéciaux, ou examens spéciaux et analyses (radiologie, métabolismes de base, cures thermales, repos à la campagne, etc...), accord préalable de la Caisse. Remboursement suivant les barèmes.

Prothèses dentaires :

Accord préalable de la Caisse. Remboursement suivant les barèmes.

Frais d'hospitalisation :

Remboursement de l'ordre de 80 %. Dans les hôpitaux militaires, le tarif est à l'étude.

Opérations chirurgicales :

Remboursées au taux fixé par le règlement général de la S.S. — Celui portant l'indice de K. 50 ou plus correspondant à la gratuité de l'opération.

Maternité et longues maladies :

En principe, remboursement total des frais.

Ordonnances médicales :

En dehors des spécialités, le militaire a intérêt à faire préparer ses ordonnances dans une pharmacie du Service de Santé militaire.

Capital décès :

1° Militaires à solde mensuelle seulement (non rayés des cadres).

Les ayants droit de tout militaire à solde mensuelle décédé avant l'âge de 60 ans, ont droit au moment du décès et quelle que soit l'origine, le moment ou le lieu de celui-ci, au paiement d'un capital décès égal au dernier traitement annuel augmenté des indemnités accessoires autres que celles d'indemnité de résidence ou se rattachant à l'exercice de la fonction. Le cas échéant, augmentation d'une majoration fixe de 40.000 fr. pour chacun des enfants à charge au moment du décès.

2° Militaires à solde mensuelle âgés de plus de 60 ans et non encore admis à faire valoir leurs droits à la retraite.

Les ayants droit perçoivent un capital décès tel que le définit l'article 73 de l'ordonnance n° 45/2454 du 19 octobre 1945.

3° Militaires à solde progressive (capital décès calculé sur un traitement de base correspondant à 80 % d'une année de solde d'un caporal ou quartier-maître, ou à 75 % d'une année de solde d'un sergent ou second-maître).

Nota. — (Ne peut être inférieur à trois fois le montant mensuel de la solde de base d'un sergent ou second-maître classé à l'échelle de solde n° 2 premier échelon).

Ayants droit : Conjoint du militaire décédé non séparé de corps ni divorcé. A défaut ses descendants ou ses ascendants à charge.

Paiement : A la charge de l'Etat. Donc, par l'autorité militaire (Intendance - Service de la Solde).

En instance : Dispositions spéciales en ce qui concerne le capital décès des militaires résidant hors des territoires métropolitains.

OBSERVATIONS

La cotisation de 1,25 % n'est que provisoire. Il est vraisemblable qu'elle sera augmentée. A noter qu'à cette cotisation vient s'ajouter la retenue normale de 6 % pour la pension.

Les « civils » (non fonctionnaires) astreints au régime général de la S.S. versent, eux, une cotisation de 6 %. Ils bénéficient particulièrement de l'assurance vieillesse ouvrant le droit — entre 60 et 65 ans — à une pension pouvant atteindre 40 % du salaire. De plus, en cas de maladie, ils ont droit à partir du 4^e jour de l'arrêt du travail, au demi-salaire. Leur « plafond de cotisations » est fixé actuellement à 20.000 fr. par an.

La Caisse Militaire ne fonctionne pas encore. Les membres du Conseil d'administration ont été nommés par J.O. du 1^{er} octobre.

En attendant que cette Caisse soit organisée, les militaires doivent faire usage, en cas de maladie, des imprimés délivrés aux Caisses du Régime général. (Feuilles de maladie et feuilles de soins dentaires). Ces imprimés et ordonnances tarifées dûment remplies et signées par les praticiens et les pharmaciens, doivent être conservés par les militaires jusqu'à ce que la Caisse Militaire soit en mesure de rembourser les prestations.

En cas de maladie de longue durée, d'opération, de soins spéciaux nécessaires, ainsi que d'appareils de prothèse dentaire, les militaires doivent demander l'accord préalable du Service de Santé Militaire.

* * *

DELIVRANCE D'ATTESTATION F.F.L.

Décret du 5 septembre 1949 relatif à la délivrance des attestations d'appartenance aux membres des Forces Françaises Combattantes.

Le Président du Conseil des Ministres,

Sur le rapport du Ministre de la Défense nationale et du Secrétaire d'Etat aux forces armées, du Ministre des Finances et des Affaires économiques et du Ministre des Anciens Combattants et Victimes de la guerre ;

Vu le décret du 25 juillet 1942 fixant les règles d'intégration aux Forces Françaises Combattantes du personnel des territoires occupés par l'ennemi ;

Vu le décret du 19 juillet 1948 portant forclusion en matière de reconnaissance des réseaux et mouvements et d'attribution de grades d'assimilation ;

Vu le décret du 29 novembre 1947 fixant les attributions du Ministre des forces armées et du Secrétaire d'Etat aux forces armées ;

Vu le décret du 16 septembre 1948 relatif aux attributions du Ministre de la Défense nationale et des Secrétaires d'Etat aux forces armées,

Décète :

Article premier. — Les contrôles nominatifs des réseaux homologués des Forces Françaises Combattantes, déposés au secrétariat d'Etat aux forces armées (guerre) seront arrêtés à l'expiration d'un délai de trois mois suivant la publication du présent décret.

Art. 2. — A partir de cette date, les attestations d'appartenance à ces réseaux, établies par le Secrétaire d'Etat aux forces armées (guerre) ne pourront être délivrées qu'aux personnes figurant sur lesdits contrôles ou immatriculés au B.C.R.A. à Londres ou à Alger.

Art. 3. — Le Ministre de la Défense nationale, le Ministre des Finances et des Affaires économiques et le Ministre des Anciens Combattants et Victimes de la guerre sont chargés, chacun en ce qui les concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera publié au Journal Officiel de la République Française.

Fait à Paris, le 5 septembre 1949.

* * *

IMAGES DU GENERAL BROSSET

Un de nos camarades, ancien du 22^e B.N.A., le capitaine V. MONTEIL, a récemment fait paraître dans « Message des Forces Armées » un article sur le Général BROSSET pour l'édification des jeunes officiers.

Nous sommes heureux d'en reproduire deux passages qu'aimeront certainement tous ceux de la 1^{re} D.F.L. et dont il nous paraît inutile de souligner la puissance d'évocation.

« 1943. — Images de Tunisie. La campagne s'achève. Une puissante silhouette de colonel de coloniale saute d'une grosse « saharienne » jaune et bondit au P.C. des Goums.

Je la retrouve le 20 mai à la parade de la Victoire — ce défilé devant l'Absent.

Images d'Alger. A l'Aletti. Le Général tend la main au fils de Gorki — et la retire à un inoffensif amiral.

C'est la « force de la nature », la « catapulte ». Comment, suivant son désir, pourrais-je être son aide de camp ? Je me sentais « épuisé pour l'avoir seulement contemplé » (Vercors).

Tunis encore. L'hôpital, cette fois. Le Général et Mme BROSSET viennent me tenir compagnie. Il se sent en pleine forme : « Que voulez-vous qu'il m'arrive de plus ? »

« Rétabli, je rejoins la D.F.L. Je revois cette soirée d'août 44, à Hyères. Devant la villa, nous avions, comme à Tunis, échangé des poèmes maures, anglais et espagnols. On attendait Eve CURIE, qui ne vint pas. A table, BROSSET fait du regard le tour de son Q.G., admire la variété des convives, et définit chacun de nous d'une phrase, ou d'un mot. La nuit est tombée. Il part en Jeep, me laissant sa « roulotte » et deux manuscrits : un pamphlet, et des pensées ».

* * *

AVIS DE CONCOURS

MINISTERE DES FINANCES ET DES AFFAIRES ECONOMIQUES

Avis de concours pour l'admission à l'emploi de technicien géomètre stagiaire du cadastre.

En application du décret n° 49-616 du 30 avril 1949, un concours pour l'emploi de technicien géomètre

stagiaire du cadastre aura lieu les 22 et 23 décembre 1949.

Le nombre d'emplois mis en compétition est fixé à quatre-vingt-neuf.

Les intéressés doivent être nés entre le 1^{er} janvier 1919 et le 31 décembre 1930.

Les candidats trouveront auprès du Directeur des Contributions directes et du cadastre de leur département tous les renseignements nécessaires concernant les conditions d'admission, les pièces à fournir et le programme des épreuves du concours dont il s'agit.

La date limite d'inscription des candidatures est fixée au 7 novembre 1949.

Avis de concours pour l'admission à l'emploi de chef mécanicien stagiaire à l'Imprimerie Nationale.

Nombre de place : 1.

Date des épreuves : 23 novembre 1949.

Date de clôture de la liste des candidats : 11 novembre 1949.

Tous renseignements utiles ainsi que le programme et la liste des pièces nécessaires à la constitution des dossiers seront fournis à l'Imprimerie Nationale, service du personnel, 27, rue de la Convention, PARIS (15^e).

Avis de concours au Secrétariat général à l'Aviation civile et commerciale.

Par arrêté du 1^{er} septembre 1949, il est ouvert au Ministère des Travaux publics, des Transports et du Tourisme, un concours pour le recrutement de trente-trois ingénieurs adjoints stagiaires des travaux météorologiques du corps colonial.

Les épreuves de ce concours auront lieu les 6, 7 et 8 décembre 1949.

Les demandes sont à adresser au Service de la météorologie nationale, 1, quai Branly, où tous renseignements complémentaires seront fournis.

Concours pour l'emploi de rédacteur à la Banque de France, secrétaire comptable, dame secrétaire comptable.

(Voir Journal Officiel n° 232 du 1^{er} octobre 1949)

Concours pour l'accès à l'emploi d'inspecteur de 4^e classe de la navigation et du travail maritime et pour l'emploi d'inspecteur mécanicien de 4^e classe de la marine marchande.

(Voir Journal Officiel n° 231 du 30 septembre 1949).

* * *

RECHERCHES

On demande nouvelles des anciens du camp de concentration P.G. 62 - P.M. 3.200 - Italie et qui auraient connu le caporal GUERRE Eugène, prisonnier à Bir Hakim et déporté dans ce camp. S'adresser à M. Jacques GUERRE E.M. S.P. 57, 525 B.P.M. 402 (T.O.E.).

M. DU TERTRE Maurice, ex-maitre radio F.N.F.L. est prié de se mettre en rapport avec notre section marine qui détient une enveloppe contenant ses papiers militaires et fascicules d'inscrit maritime.

Les camarades F.N.F.L. ayant connu le quartier-maitre BRUZEZ, alias Alfred FRAZER sont invités à se mettre en relations avec Madame GRAVOUIL, à la Butaudrie Saint-Florent, à NIORT (Deux-Sèvres).

LES LIVRES

MEMOIRES DE LEON DEGRELLE

Nous avons protesté auprès de la Préfecture de Police contre l'exposition en librairie du livre de Léon DEGRELLE : « La campagne de Russie » qui est un véritable défi aux patriotes.

* * *

« J'AI REPONDU »

Décidément, les S. A. S. se lancent dans la rédaction de leurs mémoires. Voici encore un ouvrage qui s'intitule « Un Bêret Rouge » et qui est un roman vécu dans les bataillons parachutistes.

C'est une histoire que nous connaissons tous et qui, si elle est bien classique, n'en reste pas moins extraordinaire, car tout ce qu'a accompli un parachutiste S. A. S. engagé dans les F. F. L. sort de l'ordinaire.

Jean DUPONTEIL, animé depuis le début de la foi la plus pure, a tout connu ; sa volonté lui a fait vaincre toutes les difficultés.

Prisonnier en 1940, il s'évade, passe la ligne, puis les Pyrénées. En Espagne, il connaît la prison, comme tout le monde, mais lui s'évade encore et arrive au Portugal.

Encore mis en taule à Londres, il goûte enfin la joie de s'enrôler dans les F. F. L.

Et c'est alors l'entraînement à la guerre, alternant les douceurs du service militaire dans la plus pure tradition de Courteline.

L'Angleterre est accueillante et les Anglaises pleines de bienveillance pour notre héros (c'est du moins lui qui le dit) qui brandit haut et ferme dans leur cœur le pavillon de la France Libre !

DUPONTEIL nous raconte ensuite sa mission de sabotage en France. Fait prisonnier, il est interrogé par la Gestapo, mis au cachot et condamné à mort. Mis au poteau, il arrive à se débarrasser de ses menottes et... fonce dans la nature, échappant par miracle à ses bourreaux. Et aussitôt il prend contact avec la Résistance et continue.

Puis il est de nouveau parachuté en Belgique et termine ses aventures guerrières devant Brême avec une balle dans le ventre.

Le style est alerte et gai. Nos camarades liront ce livre avec d'autant plus de sympathie que sous le pseudonyme de DUPONTEIL, notre ami Serge VACULIK a fait ses débuts dans la littérature.

« J'ai répondu », de Jean DUPONTEIL, Imprimerie R. Chevalier, Perros-Guirec, 1 volume : 490 fr.

CARNET DE L'ASSOCIATION

FIANÇAILES

Le sergent-chef Joseph BLASZYK et Mlle Jacqueline BLAVIER sont heureux d'annoncer leurs fiançailles à Nice.

MARIAGES

Le 19 septembre 1949 a été célébré le mariage du sergent-chef Guy CHAMPAGNOLLE avec Mlle Andrée GRANT, infirmière.

Mme DELVIGNE (F. A. F. L. Londres) est heureuse d'annoncer le mariage de sa fille Diane (F. A. F. L. Londres) avec M. Anthony FITZ CLARENCE le 28 juillet 1949 à Londres.

M. Pierre LEGROUX, ex quartier-maître F. N. F. L. et Mme ont le plaisir de faire part de leur mariage qui a eu lieu à Paris le 15 septembre 1949 dans la plus stricte intimité.

L'adjudant Denis LOUIN de l'infanterie coloniale fait part à tous ses camarades de la 1^{re} D. F. L. de son mariage avec Mlle Laurence DUPONT célébré le 10 septembre 1949.

Le 7 avril 1949 a eu lieu à Bizerte le mariage de M. Antoine AVOINE sous-officier d'aviation avec Mlle Nelly ROGERET commerçante à Bizerte.

M. Maurice FRANZ, ex maréchal des logis chef au 1^{er} R. A. fait part de son mariage avec Mlle Paulette GRAND-GEORGES le 6 septembre 1949.

Le 17 septembre 1949 a eu lieu le mariage de M. HARDSERS avec Mme Gilberte MACHEZ.

Le mariage de M. Roger RUEL, Croix de Guerre, Croix d'Honneur et du Mérite Franco-Britannique, Médaille commémorative de la France Libre, avec Mlle Marie-Louise CAMPENON, a été célébré le 15 septembre 1949 en l'Eglise Cathédrale de Saint-Denis, La Réunion.

Le 5 septembre 1949 M. Etienne DELFOSSE, Croix de Guerre, a épousé à Erre Mlle Marie-Louise LEÇOCQ.

L'annonce du mariage de M. François BARBAS, Administrateur-adjoint des Colonies, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre T. O. E., avec Mlle Solange ROCHARD vient de nous parvenir.

Mme Gabriel BRUNET de SAIRIGNE a l'honneur de faire part du mariage de Mlle Cécile JOURDAN de la PASSARDIERE, sa sœur, avec le lieutenant-colonel Paul ARNAULT, Officier de la Légion d'Honneur, Compagnon de la Libération, Croix de Guerre. La cérémonie a été célébrée le 15 octobre 1949 à Sorgues (Vaucluse).

Le mariage de notre camarade Auguste FEGTHIN, quartier maître, 1^{re} classe infirmier, avec Mlle Marguerite GAUBUSSEAU a eu lieu le 15 octobre 1949 au Mans.

M. Charles BECK CECCALDI, Administrateur en Chef des Colonies, Officier de la Légion d'Honneur, et Mlle Annette AVEILLA sont heureux de faire part de leur mariage qui a eu lieu dans la stricte intimité le 24 septembre 1949 à Alger.

M. Elie BOUKRIS, ex 1^{er} D. F. L., Génie, fait part de son mariage avec Mlle Ginette LELOUCHE de Tunis.

NAISSANCES

M. Fara-François-Auguste DIOUF, Mme et leur fille Mi-reille sont heureux d'annoncer la naissance de leur deuxième fils Jean-Claude-José, né le 12 septembre 1949 à Paris.

M. Jean-Pierre DREYFUS, ex radio mitrailleur du groupe « Lorraine » et Mme font part de la naissance de leur fille Brigitte à Paris le 27 septembre.

M. et Mme Georges ESPIC ont la joie d'annoncer la naissance de leur fils Albert né le 26 mai 1949 à Sfax (Tunisie).

M. Marcel JOUAN et Mme ont le plaisir d'annoncer la naissance de leur deuxième petit garçon Claude né le 7 juillet 1949.

Le maréchal des logis chef LAGOBCE nous fait part de la naissance de son deuxième enfant Jean, né à Castres le 5 mai 1949.

Le lieutenant et Mme RIOU (ex B. M. 6) sont heureux d'annoncer la naissance de leur fils Jean-François, le 13 août 1949 à Paris.

Le docteur CRENN, ex médecin-colonel de la 1^{re} D. F. L. et Mme laissent à Michel, Danièle et Jean-Pierre la joie d'annoncer la naissance de leur petit frère Yves.

Le lieutenant J. SENEZ fait part de la naissance de son quatrième enfant Patrick.

M. et Mme Louis COTTERET ont la joie d'annoncer la naissance de leur fille Dominique, le 30 août 1949.

Le gendarme ETOURNEAU, ex 1^{er} D. F. L. et Mme font part de la naissance de leur fils André, né le 6 mai 1949.

M. C.-D.-M. HALLEMAN, ancien infirmier de Carlton Gardens et Mme, née COOMBES, ont la joie d'annoncer la naissance de leur fille Ghislaine-Françoise le 11 mai 1949 à Versailles.

Claude DUTKIEWICZ-METAIS et Mme laissent à Marie-Anna la grande joie d'annoncer l'arrivée en ce monde de sa petite sœur Marie-Véronique le 18 août 1949.

M. et Mme HENRY sont heureux de faire part de la naissance de leur fils Christian le 18 septembre 1949 à Paris.

M. et Mme VENDEVILLE sont heureux de faire part de la naissance de leur fils Francis, le 16 août 1949 à Seclin (Nord).

Mme et M. Jean FOUANT ont la joie de faire part de la naissance de leur fils Michel. Montpellier le 11 août 1949.

Claude DEROUARD a la joie de faire part de la naissance de sa petite sœur Jocelyne à Jupilles le 22 août 1949.

Le sergent-chef Jean LAVARELLO a la joie de faire part de la naissance de son fils Jean-Pierre né le 18 août 1949 à Bourges (Cher).

Le capitaine et Mme JOUANNIC ont le plaisir de faire part de la naissance de leur petit Joël. Bangui le 21 août 1949.

M. BUQUET, ex F. N. F. L., secrétaire de notre section de l'Orne, et Mme sont heureux de faire part de la naissance de leur fille Christiane. Alençon le 4 septembre 1949.

M. Maurice CARRIL, ex R. M. S. M. 2^e escadron, nous prie d'annoncer la naissance de sa fille Laurence le 6 juillet 1949 à Paris.

Notre section de Fianarantsoa a le plaisir de faire part de la naissance, le 7 septembre 1949, de la petite Annie, fille du maréchal des logis chef BOTHEREL et de Mme.

M. Patrice M. DUPONT DANICAN PHILIDOR (« Dannechan » « Molineux » dans la Résistance) et Mme, née Mary Goodwin Colt, leur fils David ont l'honneur de faire part de la naissance de leur fille et sœur Michèle, le 5 juillet 1949 à San Diego (E.-U.).

M. et Mme E.-F. TOUCHALEAUME sont heureux de faire part de la naissance de leur fille Alyette le 24 août 1949 à Fort-Fouad (Egypte).

Le Docteur Jean LEDAN, ex parachutiste, a la joie de faire part de la naissance de son troisième enfant François.

Bernard HEBERT, Administrateur-adjoint des Colonies et Mme ont la joie de faire part de la naissance de leur fils Patrick le 10 septembre 1949 à Caen.

M. et Mme Alexandre BERDER ont la joie d'annoncer la naissance de leur fils Yves-Marie le 10 septembre 1949 à Carantec.

Le capitaine BERL du 1^{er} R. A. est heureux d'annoncer la naissance de sa troisième Martine, le 9 août 1949.

M. Joseph PATOU ex F. N. F. L. et Mme font part de la naissance de leur fils Raymond le 9 septembre 1949 aux Loges (S.-I.).

Notre section du Var nous informe que notre camarade Roger GALINIER vient d'être papa pour la troisième fois.

Alain, René et Evelyne BANOUN ont eu la joie d'accueillir leur petit frère Hervé né à Crosne le 8 septembre 1949.

M. et Mme Louis LEONARD laissent à leur fille Annie la joie d'annoncer la naissance de ses petits frères Jean-Louis et Jean-Jacques.

M. Bernard LUCAS ex sergent-chef à la 1^{re} D. F. L. - 1^{re} compagnie du Génie et Mme font part de la naissance d'une petite Carol à Rennes le 4 juin 1949.

M. Eugène LIMBACH ex F. N. F. L. « Cdt Dominé » et Mme ont le plaisir d'annoncer la naissance de leur fils Charles le 11 septembre 1949 à Gœtzenbruck (Moselle).

Jeannine COLSON est heureuse de faire part de la naissance de son frère Richard à Toulon le 26 septembre 1949.

M. Jean DEWOS est heureux de faire part de la naissance de sa fille Danielle à Hyères le 24 septembre 1949.

M. François DUBOSC, Officier radio à bord de « L'Ille-de-France » et Mme ont le plaisir de faire part de la naissance de leur fille Aline-Mabel le 23 août 1949 au Havre.

M. Joseph GALAND, ex F. F. L. 2^e D. B. III R. M. T., Médaille Militaire, Croix de Guerre 39-45 et Mme ont la joie d'annoncer la naissance de leur fille Danielle née le 22 septembre 1949.

M. Henri COURBOT, ex adjudant-chef du Génie et Mme sont heureux de faire part de la naissance de leur fils Serge à Paris le 19 septembre 1949.

M. Jean HAMEURY ex 3 S. A. S. et Mme sont heureux de faire part de la naissance de leur fille Laurence le 5 octobre 1949 à Paris.

Joelle et Danièle JOIGNE ont la joie d'annoncer la naissance de leur petite sœur Patricia le 4 octobre 1949 à Saint-Lo (Manche).

Jean LEVEQUE (ex B. M. 5) et Mme sont heureux de faire part de la naissance de leur fils Yannick à Rennes le 4 octobre 1949.

Ex adjudant-chef des F. F. L. Michaël BAOUENA et Mme sont heureux d'annoncer la naissance de leur fils Yaovi-Dieudonné-Michel né le 15 septembre 1949 à Lomé.

Maryvonne RIOU a la joie de faire part de la naissance de sa petite sœur Paulette. Ile d'Yeu le 1^{er} octobre 1949.

M. Mme François LE CALVEZ et leur fils ont la joie d'annoncer la venue en ce monde de leur petite Gwenola le 6 avril 1949.

M. et Mme Michel DUFEIL ont la joie d'annoncer la naissance de leur fille Marie-Thérèse-Françoise. Ile de Sein.

DECES

M. Roger KRASKER ex F. A. F. L. a la douleur d'annoncer la mort de sa sœur Jeannine KRASKER, ancienne volontaire des Forces Françaises Libres.

Mme Louis ARNOUT et ses enfants ont la douleur de faire part du décès du Lieutenant-colonel Louis ARNOUT, Officier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre, survenu le 12 septembre 1949 à l'hôpital militaire Percy à Clamart.

Nous avons le regret d'apprendre le décès de Madame Denise HARAN, engagée dans les F. F. L. à Saint-Pierre et Miquelon, épouse de notre camarade François MENGUY ex F. N. F. L., survenu à Kerity (C.-du-N.) le 13 juillet 1949.

Nous apprenons avec regret le décès de M. André LOUIS, Croix de Guerre 40-45, Médaille de la Résistance, Médaille des Evadés, Médaille coloniale, décédé des suites d'un accident le 4 septembre 1949.

Notre section du Var a le regret de nous informer de la mort de notre camarade le lieutenant-colonel METZELER, ex Vice-Président de la section, décédé subitement le 10 septembre.

Nous apprenons avec douleur le décès du lieutenant Pierre GAUTHIER, survenu le 1^{er} juillet 1949 à l'hôpital militaire d'Huê (Indochine).

M. André BRUNG a la douleur de faire part du décès de sa femme Mme André BRUNG, née Yvonne BIREBENTS, survenu subitement le 4 octobre 1949 à Montreuil (Seine).

DRAPS DE LITS

— Coton très solide. Envoi contre remboursement. —

2 × 3, 2.900 fr. La paire 2,30 × 3,25, 3.500 fr.

G. B. (F. L.), 32, rue Notre-Dame, ROUBAIX (Nord)

PETITES ANNONCES

OFFRES D'EMPLOI

254. - Société Forages recherche pour Midi de la France ou Algérie, sondeur qualifié capable conduire appareil forage pouvant atteindre 400 m. de profondeur.
255. - Importante société créant nouveau service, recherche hommes jeunes, actifs, mise au courant rapide, même sans quitter emploi, gains intéressants. Ecrire à M. JACOU (ex-F.N.F.L.), 14, boulevard Haussmann, à PARIS (9^e).
256. - Nous recherchons des agents mandataires à la commission, pour les Colonies Françaises, Madagascar-Réunion excepté, pour la représentation de nos collections des JURIS-CLASSEURS, de l'ENCYCLOPÉDIE MEDICO-CHIRURGICALE, de la TECHNIQUE de l'INGENIEUR et de l'Encyclopédie du savoir moderne : CLARTES. Les postulants éventuels devront se mettre en rapport par écrit en donnant curriculum vitæ et renseignements usuels. JURIS-CLASSEURS, 131, boulevard Saint-Germain, à Paris (6^e).

DEMANDES D'EMPLOI

257. - Ex-F.F.L., 28 ans, marié, très actif, excellente présentation, parlant couramment anglais, espagnol, traduisant l'italien, portugais, connaissant Import-Export, ex-Directeur service ventes, cherche toute situation stable, métropole, colonies, étranger. Envisagerait participation dans affaire aux colonies. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.
258. - Ex-Lieutenant F.L., 30 ans, licencié en droit, 2 certificats de licence es-lettres ayant de solides connaissances en anglais, recherche emploi de direction.
259. - Recherche place comptable, surveillant de travaux (électricité - canalisation - lignes aériennes - téléphone). Permis de conduire. 36 ans, marié sans enfant. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.
260. - Ex-F.F.L., célibataire, 41 ans, connaissant bien la colonie, recherche emploi mécanicien-chauffeur pour n'importe quel territoire de la France d'Outre-Mer. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.
261. - Ex-F.F.L., garçon de café et son épouse femme de chambre ou serveuse, cherchent place dans Hôtel-Restaurant. S'adresser à l'A.F.L. qui transmettra.

262. - Ancien s.-officier, 39 ans, marié, 2 enf., cherche place gardien usine ou propriété, jardinage. LAMY, à BALIZY, par LONGJUMEAU (S.-et-O.).

LOGEMENT

263. - Echangerai appartement Bordeaux, quatre pièces - cabinet de toilette - cuisine, contre appartement 3 pièces - cuisine, à Paris. S'adresser à Mlle ELLIOT, 55, rue de Vaugirard, à Paris (6^e) - Tél. TRINITE 97-61 pendant les heures de bureau.
264. - Ex-F.N.F.L., cherche maison à louer pour l'année, Riva-Bella, environs (Calvados). M. HIPPOLYTE, LA GRAVE - VALLON-en-SULLY (Allier).
265. - Cherche appartement ou pavillon minimum 3 pièces, cuis. et salle de bains, à Paris ou Banlieue entre Paris et Versailles. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.

DIVERS

266. - Veuve officier F.F.L. ayant jeune fille, recherche gérance commerce France ou Maroc. S'adresser à M. ETCHEGOYEN, 38, Bout des Dignes, à CALAIS.
267. - Femme seule, mère d'ancien F.F.L. désirerait prendre enfants en nourricie ou mutilés en pension chez elle. S'adresser à Mme Vve SALAUN, rue des Sernes, à SENENCHES (Eure-et-Loir).
268. - M. KELLERMANN, F.F.L., se tient à la disposition des camarades qui désireraient des renseignements commerciaux ou autres concernant l'Italie et particulièrement tout ce qui concerne le matériel des surplus se trouvant encore en Italie, ainsi que l'exportation de matériel et moteurs Jeep, Dodge, etc. Ecrire: Societa NATCO, à l'attention de M. Kellermann, via Vittoria Colonna, 39, ROMA - Adresse télégr. LINASIS-ROMA.
269. - Maison à vendre, à Tours, 6, Impasse Perdriau - libre à la vente - comprenant, rez-de-chaus. : cuisine, sal. à mang., chamb. ou salon - 1^{er} étage : 1 chamb., 1 cab. toil. - sous-sol : cuis. d'été, cave voûtée : garage, chauffage central par cuis. Idéal culina. Eaux, gaz, élec., cour cimentée. M. CHANCOIN, même adresse.

LA BUCHERONNE ET L'AURORE

PAR

Victor CLAIRAL

Editions MZALI - Khereddine - Tunis

(Suite)

A onze heures et demie, il va au rassemblement, un rassemblement bon enfant et guère « réglo », ainsi qu'il sied en compagnie de passage.

Le sergent-chef responsable du renfort annonce une communication.

« Ça y est », se dit Gilbert.

Mais déjà le chef articule :

— « La route du Nième R.I. est coupée par l'ennemi, le renfort ne partira pas ».

« Je fais venir Jacqueline dimanche prochain » lui répond mentalement Gilbert.

Le Chef ajoute :

— « Cependant le renfort reste consigné jusqu'à nouvel ordre ». Gilbert rédige dans sa tête la dépêche qu'il va envoyer. Consternation de quelques-uns, ahurissement de quelques autres, chez la plupart joie qui hésite.

Ah ! Jamais il n'a tant convoité Jacqueline, la belle odeur du corps impétueux et frêle, grain exquis de la peau mate, épaules fières et mains dolentes.

Comme tous les autres jours, méprisant la consigne, il s'esquive du cantonnement dès après la soupe de midi. Il ne tarde pas à rencontrer une âme charitable qui se chargera du télégramme.

Et aussitôt, il rentre et se jette sur sa paille, apaisé. La chaleur aidant, il s'assoupit, bercé par l'imperceptible, maternel bruissement des rayons du soleil fourvoyés dans la crasse réglementaire.

Il passa le 21 et le 22 à apprendre des vers par cœur, du Ronsard. Cette activité mécanique le rassérénait.

Dans la soirée du 21, il va s'asseoir, son Ronsard à la main, dans la cour des « Chemineaux ».

Il rêve aux javas du bal champêtre, aux pastoureaux des « Folastries » de Ronsard. Il n'appartient plus, quelques instants, à son désir, à son impatience, à son angoisse. Il se complait à se figurer en berger des bergeries renaissantes le beau jeune homme aux boucles mélodieuses qui est en train de crier à tue-tête : « Pour le renfort du Nième rassemblement dans une heure en tenue de départ ! »

Le lendemain matin, leur train s'arrêta à la petite gare des Abattoirs de Vaugirard. Un pimpant jeune homme de la Croix Rouge distribue des baguettes de pain et du vin. Il dit que nous avons repris Amiens. Vrai ou faux ? Les gars du renfort ne demandent qu'à le croire.

Pour Gilbert, l'essentiel est de savoir combien ils resteront là en attendant le camion qui les emmènera à la gare de l'Est. Car Jacqueline habitait tout près des Abattoirs.

Gilbert tourne sur le quai comme un ours en cage. Enfin, il sourit comme à une résolution hardie, s'arrête de tourner, et marche sur Gournolles, le plus sympathique de ses camarades du renfort.

Gournolles ronchonne un peu, mais accepte de

veiller sur son paquetage. Il le désapprouve : Réfléchis, mon petit Fauriel. Et si tu n'arrives pas à temps, gare de l'Est ?

— Je te dis que j'arriverai à temps. Vous ne quittez pas Paris avant ce soir. Sois chic, laisse-moi filer

Gilbert met les mains dans ses poches et, d'un pas de flâneur, gagne la sortie. Justement un taxi : Quelle chance !

Jacqueline habitait rue d'Alésia une garçonnière exigüe. Il était à peine huit heures. Jacqueline finissait de déjeuner. Elle devait être à huit heures et demie à son travail, au lycée Fénélon. Mais ce jour-là elle n'alla pas au travail. Et ce jour-là l'ambition de Gilbert triompha.

Gournolles s'était inquiété à tort, car à quatre heures de l'après-midi, à la gare de l'Est, où les gars du renfort étaient depuis onze heures, il vit arriver Gilbert. Accompagné d'une jeune fille au sourire endeuillé, au sourire veuf de tout espoir, de tout réconfort.

Et ni espoir ni confiance ne vinrent parer son visage lorsque Gilbert, en montant dans le wagon à bestiaux, chuchota en l'étreignant :

— « Espoir ! Confiance ! Ce ne sera pas long ! J'ai eu ma dernière « détente » le 21 mars, nous avons droit à une tous les trois mois, j'aurai la prochaine le 21 juin... Rien qu'un mois... Espoir ! Confiance ! A nous revoir le 21 juin... Espoir ! Confiance !

CHAPITRE III

QUOS VULT PERDERE...

« Je ne lui avais pas menti, pense Gilbert. Nous sommes bien le 21 juin. Seulement, au lieu de la « détente », c'est la démobilisation ».

Un infatigable soleil frotte et frotte de son baume l'échine enfin délivrée du sac d'infanterie. Le vermeil souris des cerisiers réjouit le regard et le cœur de Gilbert. Il se sent un peu, mais oui, l'âme d'un écolier en vacances et il en a honte, puisque son pays est battu. Il en a honte, il n'en peut, mais... Trêve d'angoisse et de crispation : il sait où il va, il sait où on le mène. C'est parfois si bon de se laisser mener. Et cette fois on le mène à la « classe », et à Jacqueline.

Sur les deux bords de la route, les cerisiers badauds se sont attroupés. Le ciel se dilate, somptueuse allégresse, sans un pli, un froissis, une souillure à sa fière robe bleue.

De loin en loin, le long de la colonne, passe et repasse, discrète et souple, la bicyclette d'un Allemand. Les Français le considèrent avec curiosité. La plupart n'en ont jamais encore vu de si près.

Gilbert était arrivé le 25 mai dans la « zone des armées », très fier d'être dans la « zone des armées » et d'appartenir à une « unité combattante ».

C'était en Lorraine, ce secteur où la « drôle de guerre » s'est prolongée d'un mois au-delà du 10 mai. Jacqueline s'étonnait de recevoir des lettres qui auraient pu être écrites en caserne. Cette enfant voyait là une marque de modestie, ou la main de la censure. « Ou peut-être craint-il de m'alarmer. Il a tort. Je ne suis pas douillette. (Qu'en savait-elle ? D'où pouvait-elle le savoir ?) J'en aurai le cœur net quand je le reverrai. Mais quand le reverrai-je ? »

Dans la grange de Naix-aux-Forges, le quatorze juin, quatre heures du matin. La voix qui le réveille, voix calme de paysan aux lents réflexes :

— Debout, les gars, les Boches sont à Revigny.

Et depuis, le repli. Tantôt à pied, tantôt (le resquilleur) sur une voiturelle de mitrailleuse, parfois dans la charrette à bagages. Les nuits brèves à la belle étoile, les meilleurs sommes qu'il eût faits de sa vie, opaques et tièdes et embaumant toutes les fleurs de la campagne lorraine. La réfugiée de Vaucouleurs à qui il avait porté ses bagages parce qu'elle ressemblait vaguement à Jacqueline. Les soifs qu'il fallait taire parce que c'était aux réfugiés à boire les premiers et souvent il ne restait rien pour les soldats. Le « coucou », cette avionnette fâcheuse qui les « flait », tel un mouchard à gabardine, mais sans jamais les mitrailler. A moins d'être attaquée comme ce jour où le f.m. de D.C.A. crut bon d'ouvrir sur elle un feu dérisoire.

Les fluides nuits bleues de juin et leur furtive respiration... On eût dit qu'elles la retenaient par crainte de l'ennemi proche.

Le village qui brûlait, et les maisons à l'agonie. d'une humble voix, se plaignaient, les pauvrettes, les seulettes, de n'être pas défendues.

Le 17 juin, à onze heures du soir, à Sion-Vaudémont, la procession bleu-sombre où l'exode se confondait avec la retraite, devant la colline du pèlerinage, sertie dans une bague étincelante de balles traccuses D.C.A. et Gilbert, l'œil attaché aux grands chariots, lents, fugitifs, vit les migrations immenses et mornes et faméliques qui, dans les autrefois, s'étaient traînées au pied de la colline.

Le 18 au petit jour, sur la route de Coussey à Neufchâteau, ce motocycliste, ce messenger de tragédie grecque, accouru à leur rencontre : « N'allez pas à Neufchâteau, ils y sont ». Ils étaient derrière, ils étaient devant, ils étaient à gauche, ils étaient à droite, on marchait quand même, mais où allait-on ?

— Où ? Tu ne sais donc pas que nous filons sur la ligne Maginot en Alsace, pour nous enfermer dans les casemates et claquer la porte au nez des Boches ? Tu comprends, là on pourra reprendre souffle et voir venir. Voilà la raison pourquoi nous marchons vers l'Est. C'est sérieux, ce que je te dis là. J'ai entendu un officier qui le disait à un autre.

— Un officier ? Voilà où ton histoire cloche. Les officiers se font rares ces temps-ci.

A chaque étape, le bataillon perdait plusieurs de ses officiers et une de ses autos. Il finit par être commandé par le lieutenant-médecin, un Méridional à la tête froide qui décida de choisir pour point de direction la frontière suisse. « Nous réussirons ou nous échouerons. Mais au moins notre itinéraire rimera à quelque chose. »

Et voilà pourquoi le bataillon marchait vers l'Est. Le toubib était secondé dans le commandement du bataillon par un adjudant de carrière, Locharé, qui se débattait avec une rage de dents et appelait de ses vœux l'armistice pour enfin trouver un dentiste. Jusqu'au jour où on lui dit que les Russes fonçaient sur Berlin et que les Français filaient sur l'Est pour prendre à revers les Boches d'Allemagne. Il ne se tint pas de joie et en oublia sa rage de dents.

Presque tous les « anciens » souhaitaient l'armistice. Les « anciens », c'est-à-dire ceux qui étaient en unité « combattante » depuis septembre et avaient passé en « ligne » quarante jours sous le signe de la « drôle de guerre », sans voir un Allemand (mort : 0 ; blessé : 1 ; un étourdi qui s'était amusé avec une grenade).

Gilbert, lui, arrivé en renfort le 25 mai appartenait aux « nouveaux ».

Un jour, Quignet lui dit :

— « Vivement l'armistice ! »

Gilbert :

— « N'importe quel armistice ? à n'importe quelles conditions ? »

— Oui, à n'importe quelles conditions, pourvu que ça finisse. Tu comprends, moi, c'est pas, comme toi.

Primo, j'y suis depuis septembre.

Et deuxièmement, j'ai une femme et deux gosses ». En son for intérieur, Gilbert jugea les deux arguments, non seulement valables, mais péremptoirs. Le plus sérieusement du monde.

Que connaissait Gilbert de la guerre ?

— Trop peu de choses à son avis : juste la mitrailleuse des avions et leurs bombes. L'enfant Gilbert estimait n'avoir pas encore reçu le « baptême du feu », terme cher aux niais et aux journalistes... et à Gilbert.

Cela se fit enfin l'après-midi du 18 juin. Et à Domrémy, s'il vous plaît. Incandescente et pure, l'après-midi était le rire d'un Dieu très jeune.

Gilbert se porte volontaire pour « monter en ligne » avec une compagnie qui n'est pas la sienne. Chacun vingt cartouches du type ordinaire. Plus cinq perforantes, pour les chars.

Ils devaient « prendre position » sur les bords de la route. Mission retardatrice. « Décrocher » dès épuisement des munitions. Mais non pas avant.

Ils n'ont pas le temps d'arriver à la position. Au moment où sortant d'un bois, ils débouchent dans un champ, un observatoire ennemi les repère. Il demande à une pièce une « concentration » de fusants et de percutants. Aplati parmi les blés et les coquelicots, Gilbert pense aux obus, mais à mille autres choses encore. Il évoque le parfum du giron de Jacqueline. Il veut que la chère odeur évoquée lui soit un bouclier contre la peur. Un caillou vient rebondir sur son casque.

Sans avoir tiré une cartouche, et sans avoir vu un Allemand, la compagnie se replia, rejoignit le bataillon le lendemain 19 à Atigneville.

Là elle compta ses pertes : un tué, un blessé. Gilbert ne voulait plus la quitter. Il espérait retourner en ligne avec elle. Il était hanté d'une crainte : la guerre se terminerait sans qu'il l'eût faite, ou à peine.

Le 20 juin, à trois heures de l'après-midi, la compagnie se tenait dans une grange de Gevoncourt, toutes dispositions prises, n'attendant plus que l'ordre de départ pour un nouveau combat d'arrière-garde.

A quatre heures, on vient dire au chef Gaillard :

— « Y a un « motard » au coin de la rue avec un message pour la compagnie. »

Le chef y va. Il revient, rayonnant :

— « Ecoutez-moi bien. On ne « monte » plus. On ne « montera » plus jamais. C'est l'armistice depuis midi. Ce soir ou demain, les Allemands vont venir pour nous emmener au centre de démobilisation de Metz. Formez les faisceaux dans la rue. Tels sont les ordres supérieurs, transmis par le motocycliste. « Les Allemands ne vinrent que le lendemain, 21 juin. Ils leur confirmèrent les paroles du chef. »

(A suivre).

Ne vous fatiguez pas à courir les magasins !!!

Tout ce que vous désirez...
... vous le trouverez à

Notre Vente de Charité

des 4, 5 et 6 Novembre

A

L'AERO-CLUB DE FRANCE

6, Rue Galilée, PARIS XVI^e - (Métro Boissière)

Vous ne regretterez pas votre visite !